

2^e Année N^o 19

Le N^o 0[#]40

Jeudi 16 Janvier 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Mort au Champ d'Honneur



Le Lieutenant Ha van Ky

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes - HANOI - Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an **15 \$ 00** - Six mois **8 \$ 50** - Le numéro **0 \$ 40**
ÉTRANGER. Un an **24 \$ 00** - Six mois **13 \$ 50**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CÉDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, TRAN-DANG, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, L. de FOVILLE, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEV, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, M.-V. LASSALLE, André Le GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SURMER, DUONG-MINH-THOI, DANG-PHUC-THONG, Madame Marguerite TRIAIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION : Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE : Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

ANNAM

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.
LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.
NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET.

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

THANH-HOA

LIBRAIRIE THAI-LAI, 47, Grand' Rue.

TOURANE

QUANG-HUNG-LONG, en face de la gare.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa huu-Hao.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

BIEN-HOA

NGUYEN-VAN-TAO.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU, Kiosque.

LONG-XUYEN

HUU-THAI, 2, place Jeanne-d'Arc.
LIBRAIRIE LE-NGOC-NGHIA.

RACHGIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.

G. TAUPIN ET C^{ie}, 50, rue Paul-Bert.

A. B. C., 50, rue du Coton.

LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.

HUONG-SON, 97, rue du Coton.

HUNG-THUY, 157, rue du Coton.

LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.

J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.

NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.

THU-HUONG, route de Sinh-Tu.

THUY-KY, 98, rue du Chanvre.

TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.

TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.

VAN-DUC, 83, rue des Pipes.

VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.

VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.

CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.

MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer

NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.

TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-GIANG

AN-DINH, 76, rue Dao-Ky.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tiên-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, 125, rue du Maréchal-Foch.

HUNG-YEN

LIBRAIRIE CHI-TUONG, 29, rue Marchand.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOI-KY, 34, rue Carreau.

PINZON, rue Carreau.

VINH-THI, 34 rue de France.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YEN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.

LIBRAIRIE DE FRANCE.

VIETRI

LONG-HOA.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
<i>A nos lecteurs</i>	I	<i>La semaine :</i>	
<i>Ingratitudo</i> , par KAMBUPUTRA	1	<i>En Indochine</i>	10
<i>Le Têt</i> , par A. BARTHOUE	4	<i>En France</i>	14
<i>Pacifique : La guerre blanche</i> , par MARCEL NER ..	7	<i>En Extrême-Orient</i>	14
<i>Théâtres Indigènes</i> (suite) par J. YVES CLAEYS ..	I	<i>Dans le Monde</i>	15
<i>La journée de Langson</i>	VIII à X	<i>La Vie Indochinoise</i>	15
<i>A Thanh-Moï</i>	XI	<i>Naissances — Mariages — Décès</i>	15
<i>A Đông-Dang — A Ky-Lua</i>	XII		

A nos lecteurs

En raison des Fêtes du Têt les deux prochains numéros d' "Indochine" qui devaient paraître les 23 et 30 janvier seront fondus en un seul numéro paraissant le dimanche 26 janvier. Les prochains numéros continueront à sortir le jeudi, comme d'habitude, à compter du 6 février.

Nous augmenterons le nombre des pages de ces numéros afin que nos abonnés et lecteurs ne perdent rien à cette modification inévitable.

INDOCHINE.

INGRATITUDE

par KAMBUPUTRA.

En présence de l'expansion des nations européennes au XIX^e siècle, les divers peuples d'Extrême-Orient réagirent de façons fort différentes.

Au Japon, ce fut une véritable révolution qui mit fin au pouvoir des Shôgun et restaura en 1868 la puissance impériale du Mikado.

En Chine, ce fut une série de conflits désastreux : guerre de 1842 dite « de l'opium », révolte des T'ai-Ping (1851-1861), guerre de 1858-1860,

Sur la péninsule indochinoise, les divers états furent obligés d'accepter de gré ou de force la souveraineté ou le protectorat des puissances occidentales : la Birmanie (1826, 1853, 1886), l'Annam (1862, 1874, 1884), le Cambodge (1863, 1884), les Etats Malais (1874) virent ainsi successivement leur sort lié à celui de la Grande-Bretagne et de la France.

Seul, le Siam a traversé cette période critique sans guerre extérieure, sans révolution intérieure, sauvegardant son indépendance et ses insti-

tutions traditionnelles. Cela, il le doit à un monarque sage et avisé qui sut comprendre à temps que « la meilleure façon de parer à la menace que constituaient les Européens était de collaborer avec eux ». Par les traités de 1885 avec la Grande-Bretagne et de 1856 avec la France, qui furent suivis peu après de ceux qu'il passa avec les Etats-Unis d'Amérique (1856), et les principales puissances européennes (1858-1868), le roi Mongkut concédait à ces puissances la nomination des consuls et acceptait le principe d'exterritorialité. « Non seulement il accueillait les étrangers, mais il leur accordait une juridiction qui les soustrayait à sa propre autorité ».

Ces négociations ouvrirent sans heurt le pays à l'occident, et permirent trente ans plus tard au roi Chulalongkorn d'entreprendre la réforme de l'administration intérieure qui fit du Siam un Etat vraiment moderne. Cette œuvre, il l'accomplit avec l'aide de son frère le Prince Damrong, Ministre de l'Intérieur, qui sut fort opportunément faire appel à l'expérience de conseillers étrangers.

Les premiers furent des Britanniques à qui revinrent les Finances, les Douanes, l'Agriculture, l'Irrigation, les Mines, les Forêts, positions qui permirent à la Grande-Bretagne d'orienter toute l'économie du pays dans un sens qui lui était favorable.

La France, appelée beaucoup plus tard à collaborer à cette entreprise de modernisation de l'Etat siamois, y a participé par des juristes, des médecins, des professeurs et des ingénieurs. « La situation de la France », écrivait L. Finot en 1924, « est prépondérante dans le monde du droit et de la justice, très honorable sur le terrain scientifique, médiocre au point de vue économique ».

★★

« La législation et l'administration de la justice », écrit le même auteur, « ont toujours été la sphère spéciale de notre pays ». Aussi, parmi les conseillers légistes qui siégeaient encore récemment auprès des divers tribunaux siamois, la France était-elle représentée par un état-major de juristes qui lui faisait honneur, et faisait honneur au pays qui s'était attaché leurs services. Les postes qu'ils occupaient ont été supprimés à la suite des traités que le Siam a conclus en 1938 avec les grandes puissances, mais si ces dernières ont pu renoncer complètement aux privilèges de l'exterritorialité, c'est parce qu'un autre groupe de juristes français a doté le Siam d'une série de codes assurant au pays et aux étrangers qui y résident une organisation irréprochable de la justice.

En 1897, le Gouvernement siamois avait nommé une commission chargée de la rédaction d'un code pénal. Réorganisée en 1905 sous la

direction d'un Français G. Padoux, elle acheva sa besogne en trois ans et le code pénal fut promulgué en 1908. La même année, les pouvoirs de cette Commission furent étendus à la rédaction des divers autres codes (Codes civil et commercial, Code de procédure criminelle, Code de procédure civile, etc...), et la tâche fut confiée à un petit groupe de juristes exclusivement français. Cette œuvre a été complétée par la création d'une école des sciences politiques où l'enseignement du droit est dispensé par des juristes français. Le travail de codification achevé à l'heure actuelle, constitue « un progrès définitif dont bénéficieront à la fois le pays dans le développement de son administration intérieure, et les puissances ou sujets étrangers dans leurs relations avec le Siam. »

★★

L'Institut Pasteur, créé en 1912 à la suite d'une souscription publique et d'une subvention du Gouvernement, fut inauguré le 26 avril 1913. Organisé par un médecin français, il resta dirigé par un autre médecin français jusqu'en 1927. Entre temps, l'Institut perdit son nom de Pasteur pour prendre celui de la reine-mère Saovabha, en souvenir de qui le roi Vajiravudh (Râma VI) fit en 1920 une donation de 250.000 ticaux devant permettre la construction d'un nouveau bâtiment (inauguré en 1922). Les Siamois semblent avoir eu à cœur d'éliminer de cette maison tout ce qui pouvait rappeler son origine française : Bangkok est peut-être le seul pays au monde où un institut chargé du traitement antirabique et de la fabrication des sérums et vaccins ne porte pas le nom du grand français, bienfaiteur de l'humanité, dont aucune propagande n'empêchera la gloire sereine de rayonner sur le monde civilisé.

★★

« On raconte que le roi Chulalongkorn, dans le voyage qu'il fit en Europe en 1907, se promenant dans Paris avec le Ministre du Siam, vit des ouvriers occupés à établir des canalisations d'eau potable et se prit à dire : Voilà la première chose dont je doterai Bangkok à mon retour. Il le fit comme il l'avait dit. La préparation dura plusieurs années et le service de distribution fut inauguré en 1914 ». Le service des eaux extirpa le choléra d'une ville où il était endémique, et les épidémies qui se produisent de temps en temps ont généralement pour foyers les quartiers où l'eau n'est pas distribuée. L'installation en est due à des ingénieurs français et la direction en resta jusqu'à ces tout derniers temps entre leurs mains. Parmi les œuvres d'intérêt général et social qui honorent le grand règne du roi Chulalongkorn, celle-là est une des plus importantes : ceux qui oublient ou feignent

d'oublier la part qu'y a la France sont indignes de boire l'eau claire qu'elle leur a donnée.

★ ★

La création d'un service archéologique en 1924 et l'installation d'un Musée National en 1926 dans l'ancien Palais du Second Roi sont deux œuvres d'intérêt national auxquelles la France et l'Indochine furent étroitement associées. Elles furent menées à bien par un membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, nommé en 1918 Conservateur de la Bibliothèque Nationale de Bangkok, où il devint le conseiller écouté de l'éminent historien archéologue qu'est le Prince Damrong. Le prestige qu'il avait su par là acquérir à la science française était assez grand, pour que huit ans après son départ du Siam et son retour en Indochine, il ait pu signer en décembre 1939 avec le Directeur général du Département des Beaux-Arts, un accord de collaboration technique, assurant à l'Ecole Française d'Extrême-Orient une situation privilégiée en matière de recherches archéologiques au Siam. Au Cambodge, plus que dans tout autre pays de l'Union Indochinoise, nous connaissons le prix de l'œuvre désintéressée des savants archéologues français qui nous ont restitué notre passé et relèvent nos ruines avec sollicitude.

★ ★

Au Siam, « les vrais pionniers de l'éducation dans son vrai sens furent les missionnaires français qui, dès leur arrivée en 1668, s'occupèrent de fonder des écoles pour y élever la jeunesse ». Le premier collège fondé en 1687 était peu à peu devenu un séminaire purement ecclésiastique, mais à partir de 1877 la mission catholique se préoccupa de répandre l'enseignement des langues et notamment du français qui était à peu près ignoré au Siam. L'école franco-siamoise, fondée en 1878, devint en 1885 le Collège de l'Assomption qui en 1919 était si prospère qu'il lui fallut fonder diverses succursales. Dans ces établissements dirigés par les Frères de Saint Gabriel, où à côté de l'enseignement du français, de l'anglais et du siamois est aussi dispensé celui des principales matières de l'enseignement secondaire, bon nombre de fonctionnaires du gouvernement, et non des moindres, ont fait leurs études et n'ont pas à s'en repentir.

L'enseignement des filles, confié aux Sœurs de Saint-Paul et aux Ursulines également formée une bonne partie de l'aristocratie féminine siamoise.

★ ★

En 1925, l'industrie française, représentée par la maison qui a construit le Pont Doumer à Hanoi, a doté Bangkok du premier pont sur le Ménam, reliant le réseau des chemins de fer du Sud à celui du Nord assurant ainsi une communication ferroviaire directe entre Singapour et Xieng-mai.

★ ★

On pourrait enfin citer l'aviation militaire dont l'origine est exclusivement française, puisque dès 1911, une mission de trois officiers avait été envoyée en France pour y étudier cette arme nouvelle et qu'après la guerre de 1914-1918, cent pilotes brevetés et trois cents mécaniciens y furent formés. Mais la France n'a peut-être pas à se féliciter outre mesure d'avoir guidé les premiers vols des aviateurs qui jouent maintenant un rôle prépondérant dans les inqualifiables agressions dont nos amis laotiens sont presque journellement l'objet le long de la frontière du Mékong.

★ ★

Au total, la France a accompli au Siam une œuvre désintéressée qui, à défaut d'avantages matériels, lui avait valu un prestige moral et intellectuel de bon aloi. Quel que doive être l'avenir des relations franco-siamoises, cette œuvre restera, parce qu'elle est profondément humaine et ne fut à aucun moment fondée sur des intérêts égoïstes. Les conjonctures économiques pourront changer : le Siam gardera ses codes tout imprégnés de clarté française, Bangkok continuera à boire une eau traitée par des méthodes et des appareils français, et l'Institut, qui devrait s'appeler « Pasteur », continuera à guérir la rage et à fabriquer sérums et vaccins au moyen des procédés dont l'humanité a été dotée par le plus noble des génies français. Quoi qu'il arrive, la France pourra garder la satisfaction d'avoir répandu au Siam des bienfaits dont elle a toujours mis sa fierté à être la grande dispensatrice et dont nous jouissions au Cambodge depuis trois quarts de siècle.

Cette œuvre, il n'était pas inopportun de la rappeler à un moment où le Gouvernement de Bangkok, — aussi ingrat à l'égard de la France qu'il l'a été vis-à-vis des grands hommes d'Etat, membres de la famille royale, créateurs du Siam moderne, — accable d'outrages, par la voie de sa presse et de sa radio, un pays auquel le Siam doit beaucoup, et est même redevable de la formation juridique du jeune politicien qui fut le principal artisan du coup d'Etat de 1932.

KAMBUPUTRA.

LE TÊT

par A. BARTHOUE.

Dans l'étymologie qu'est donc ce mot qui paraît informe et d'où vient-il ?

Têt est la déformation du vocable chinois *tsit*, fête (prononcer tchit, avec un t mouillé) voir dictionnaire français-cantonais de Louis Aubazac, page 182 : passer la fête kouo-tsit, faire la fête tsou tsit ; et page 960 du même auteur (caractères) tsit : fête, la fête.

Le Têt, c'est la fête considérée, si l'on peut dire, dans une acception de superlatif absolu.

★★

Le Têt approche. Le 26 janvier 1941 prendra fin l'année du dragon : à zéro heure, le 27 janvier, s'ouvrira, dans la traditionnelle apothéose de pétarades, d'embrasements et d'enluminures, l'année du serpent.

L'année nouvelle, le Têt, quel grand poème en terre d'Extrême-Orient ! Quelle explosion d'allégresse et d'amour ! Que de bonheur et de félicité répandus autour de cet avènement ! Le ciel descend sur la terre ou bien, en renversant l'image, c'est la terre qui monte vers le ciel. Et, aussi illusoire, aussi furtif que soit tout cela, un peuple est grand, fort et vit avec intensité, lorsqu'il peut créer, d'un tel élan toujours renouvelé, une pareille communion.

La grande tradition du Têt qui compte sept cents millions peut-être d'adhérents ou de pratiquants — le tiers de la population du globe — est chinoise évidemment. Dans l'œuvre lente et sûre des temps, des siècles multipliés par des siècles, elle s'est étendue à tous les pays tributaires ou subjugués et même à ceux qui, n'ayant pas ces attaches et ces liens, en ont recherché la douce sujétion. Rien n'est aussi profond que ses racines, l'origine, la source, se perdent dans les brumes de l'histoire ou de la préhistoire ; et les quarante siècles de l'autre ne seraient sans doute pas à la mesure, ils resteraient en deçà. Rien, non plus, n'est aussi vivace, aussi durable, que cette pratique délirante d'une multitude fidèle et à jamais prosternée.

Le Têt n'est pas un grand carnaval. Le summum de bonheur qu'il dispense, qu'il déverse, qu'il répand, doit être considéré à travers le prisme de la spiritualité et de la plus haute moralité. Il y a infiniment mieux et plus en lui que des pétarades, des bombances et des réjouissances. Le socle de ce monument — j'y veux voir un monument — est de granit : toute l'histoire,

toute la philosophie, toute la religion, un capital inaliénable, impérissable, d'amour et de fidélité.

Cette grande tradition ne s'éteindra jamais, rattachée qu'elle est aux sources pures de l'idéal : sérénité de l'âme, joie immense du cœur, amour familial, charité, espérance, culte pieux et profond aux morts, aux ancêtres. En la fête tant chaque année avec amour, ardeur et frénésie, dans une idée de printemps et de renouveau, la masse des fidèles — telle est sa foi que je salue — puise des forces nouvelles pour affronter l'année qui s'ouvre. Le culte lui-même, l'antique tradition, fille des millénaires, en sort rafraîchie et rajeunie comme dans le gracieux mythe de la fontaine de Jouvence. Rien n'est usé, ni vermoulu, en cette pratique si vivante, si merveilleuse du Têt. Elle ne saurait mourir qu'avec la multitude elle-même et dans une dernière prosternation.

★★

Dire que l'Indochinois, que nous prendrons ici pour unité, pense chaque jour au Têt serait exagéré. Il y pense bien souvent, de toute façon, surtout à partir du premier jour du douzième mois de l'année lunaire. Et un peu plus chaque jour qui le rapproche du terme magique.

Les Asiatiques ont peu de nerfs, leurs réactions ne sont pas vives, ils contiennent habituellement leurs impressions. A l'occasion du Têt c'est tout autre chose, leur âme est à fleur de peau et l'on peut noter, sans généraliser bien entendu, qu'ils perdent un peu la tête et que leur bel équilibre est quelque peu dérangé : la fête, la grande fête, qu'ils ont dans la moelle, les appelle.

Un grand problème se pose : des dépenses sont inévitables, il faut trouver de l'argent. Pour les riches, et les gens aisés, pour ceux qui ont les moyens de prévoir, la solution est simple. Pour le menu peuple, qui vit au jour le jour, et pour la masse des pauvres, des besogneux, elle est angoissante : il n'existe d'autre moyen que de vendre ou d'aliéner certaines choses ; ou bien d'emprunter si l'on peut. Combien de sacrifices pieux ici, drames poignants de la pauvreté, de la misère...

Un proverbe cantonnais — je n'en connais pas de plus beau ni de plus doux — dit au sujet du Têt : « Pak niu kouei tchao » (Les cent oi-

séaux reviennent au nid). Pak (cent), en chinois cantonnais, est un terme quasiment d'absolu : pak sing (les cent familles) c'est le peuple ; pak koun tous les mandarins ; pak kouk, les céréales, tout ce qui pousse. Pak niu (les cent oiseaux), c'est le monde des oiseaux et par une extension fleurie le peuple à qui l'on prête des ailes pour rejoindre la maison. Car, en Extrême-Orient, on n'a pas de vœu plus cher que celui de se rendre, si possible, au rassemblement familial sous le toit paternel à l'occasion du nouvel an. La tradition est si forte, si impérieuse, que les gens recherchés par la police ou la justice bravent, en ralliant la maison, la case, le nid, le danger de se faire arrêter. Il est des bonnes âmes d'Occident pour demander lorsqu'on leur cite ce trait de piété humaine : « Est-ce que la police ne ferme pas les yeux ? » On est obligé de leur répondre à voix basse : « Ne dites donc pas de bêtises ! »

A Hanoi, en période qui précède le Têt, il n'est pas rare qu'une maîtresse de maison confie à sa voisine : « Je suis très ennuyée, ma chère, mon cuisinier est malade et doit absolument aller passer quelques jours dans sa famille à la campagne. La voisine ne dit pas toujours, d'ailleurs, que pareille chose lui arrive pour son boy : pak niu kouei tchao ! » Oh ! ce n'est pas général parce qu'il faut vivre et conserver sa place. Mais bien des domestiques, qui ont quelques avances et dont les patrons sont timides ou crédules, vont passer les fêtes chez eux, laissant à leurs maîtres tout l'honneur de se tirer d'affaire seuls et de franchir plus mal que bien le cap du nouvel an chinois.

Que se passe-t-il à la ville, à la campagne, vers la frontière pendant les quarante jours qui précèdent le Têt ? Les vols sont fréquents en ville, les pillages à la campagne, la piraterie à la frontière. Il faut bien prendre garde, le besoin pressant d'argent talonne les éléments pauvres ou misérables de la population. C'est une face mauvaise, pitoyable, des préliminaires du Têt. Il en est de meilleures, d'édifiantes, en contre-partie, elles intéressent la majorité honnête et laborieuse : nettoyage des maisons, des tombes, des autels, mise en ordre des affaires, règlement des dettes, une lessive matérielle et morale enfin, qui prépare à entrer dignement dans l'année nouvelle.

Quelques jours avant le Têt, le marché regorge, il y a foule, la fièvre est partout, l'offre a parfois peine à satisfaire toute la demande.

L'avant-veille et la veille du Têt, on fait le plein partout, il arrive que des marchands, pourtant très avisés, n'ont plus rien à vendre ; la fièvre est aux lisières du délire. Dans les maisons et les dépendances tout est propre et fleuri,

agrémenté de banderoles, de guirlandes, de fleurs artificielles et de branches de pêcheurs toutes fleuries. La couleur donne, elle met partout ses clartés, ses sourires : c'est une grande magicienne ; l'amie des humbles, elle fait presque tout avec rien.

Voici le dernier soir. A la nuit, les rues deviennent désertes, on met la dernière main aux préparatifs, on veille dans les maisons. L'on entend, par intervalles, venant du dehors, des rafales courtes, dispersées, ce ne sont que pulsations, essais de pétarades, petites affaires d'avant-garde...

A minuit, la pétarade générale éclate saluant l'année nouvelle. C'est la bataille pacifique, un immense chant d'amour et d'allégresse monte vers le ciel. A ce moment — foi de récidiviste et de sympathisant — si l'on n'avait, dans l'obsession d'un deuil immense, raison pieuse de s'abstenir, on aimerait se lever. Aller à l'armoire frigorifique, y prendre des choses à la gelée dans des terrines, des confiseries fines dans des boîtes, s'asseoir en face d'un bon vivant, décaucher un grand flacon de vin de France et se délecter en l'honneur du Têt, du nouvel an chinois. Il va de soi, qu'un fin cigare de Manille suivrait, c'est l'adjuvant indispensable des digestions heureuses. Tout cela, proprement, se nomme un réveillon en Occident.

La fête du Têt, la fête commune, dure trois jours. Il faut être bien pauvre, bien misérable, dans la gent indochinoise pour ne pas y goûter quelques instants de bonheur. On raconte, chez les Thaïs de la frontière notamment, que les âmes des ancêtres reviennent, ces trois jours durant, voleter autour des autels illuminés et chargés d'offrandes à leur intention. Cette présence, et tous les humbles, tous les rustiques y croient, est à elle seule une inappréciable source de joie et de bonheur.

Une coutume charmante et l'on en pourrait citer des centaines d'autres. A Caobang, une des trois capitales thôs du Tonkin, dans chaque maison, dès minuit, on vide les récipients contenant de l'eau et les femmes vont à la rivière chercher l'eau de l'année nouvelle. Ce n'est pas si banal que cela paraît. Ce geste de la femme qui va puiser l'eau à la source ou à la rivière est éternel, les peintres et les sculpteurs de tous les âges l'ont fixé.

Pendant ces trois premiers jours de l'année nouvelle, c'est la trêve des violences et du mal dans tout l'Extrême-Orient. La joie et l'amour, la concorde règnent. L'on est doux, bon, charitable, généreux, ce sont des gages traditionnels que l'on offre avec respect et bonheur ; un état de grâce qui permet d'accéder à la nouvelle année et d'être digne de toute la félicité

qu'elle apporte, sous l'aile du renouveau et du printemps.

★ ★

L'homme incline à la contradiction, en ajoutant qu'il est aussi contrariant, nous aurons fait son portrait et le nôtre. Si l'on donne délibérément un conseil à un quidam, il ne le suivra pas. Et je sais des types qui voient presque rouge lorsqu'on leur donne un conseil : « Et de quoi donc qu'il se mêle celui-là ! »

Toute la tactique tient en dix lignes, on peut manœuvrer aussi les gens qui contredisent ou contrarient. Il suffit de leur recommander ou de leur conseiller le contraire de ce qu'on voudrait qu'ils fissent ; on gagne presque chaque fois à ce jeu de quatre sous.

Mais, si j'avoue maintenant avoir un conseil à donner, je n'ai point du tout l'idée de le travestir. Et je le déposerai tel quel ; ce sera mon obole au tribut de sincérité qui s'impose en période du Têt.

L'Indochinois n'a qu'une fête, une véritable fête : le Têt. Ce jour-là, autant que faire se peut, il serait charitable de donner le plus de liberté possible au personnel, à ces gens qui n'ont pu rejoindre la maison familiale et qui sont restés au plus près de leur charge, de leurs fonctions. Evidemment, on n'en doit pas trop souffrir soi-même. Il faut prendre le petit déjeuner et faire ensuite les deux repas de la journée. Eh bien ! trente minutes pour chacune de ces opérations sembleraient suffisantes, du moins j'imagine et l'on pourrait pour le reste, au moins le premier jour du Têt, donner campos à son personnel. Une pareille libéralité, en un tel jour, est de nature à procurer autant de plaisir à celui qui donne qu'à celui qui reçoit.

Je fus longtemps dans le pays de Caobang où l'on aime la fête, je me remémore avec plaisir

cette époque et me souviens que, pour donner campos au personnel à mon service, je faisais confectionner par mon vieux bête Cam un pâté de faisan qui devait être mon plat de résistance pendant les trois jours du Têt. Bien entendu, j'y adjoignais du fromage, des mandarines et quant aux sucreries inévitables en pareils jours, des oranges confites que les femmes thaïs mettent trois jours à confectionner et qui sont, après les abricots confits de Damas, — ceux de Dalati — la meilleure chose que je sache au monde. Ces abricots confits de Damas, un seul mot à leur sujet : en 1924 le général Weygand, qui commandait l'armée française du Levant, en expédiait à la maréchale Joffre et à la comtesse de Noailles, j'ai vu l'inscription sur le registre des commandes que Dalati montrait volontiers. Dame ! c'était son Gotha à cet homme.

Je n'ai pas encore tout dit, un autre petit conseil : comme il y a trois jours de repos à l'occasion du Têt et parfois quatre, les citadins organisent des excursions vers la montagne, à la mer, en Annam, au Laos même. Ceci est un péché ; car, à ces excursionnistes, il faut des gens du pays pour les servir ; ceux-ci pourraient pour une fois se désintéresser, négliger, la charité bouddhique s'y oppose.

Or, tous ces Indochinois que dérangent des caprices d'enfants, car les excursionnistes du Têt sont parfois des enfants capricieux, préféreraient passer les trois jours tranquilles face à face avec eux-mêmes, au pied de leurs autels. Pour cela ils donneraient les 52 dimanches de l'année grégorienne et leurs congés payés.

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter, amis lecteurs, une bonne fin d'année et un bon Têt sous le signe qui suffit à tout : renouveau et printemps. Après le Têt, pour les Annamites, c'est tout de suite le printemps.

A. BARTHOUE.



Pacifique 1940 :

La guerre blanche

par MARCEL NER.

Le doute n'est plus possible aujourd'hui : la guerre est devenue mondiale. Deux blocs d'idées et d'intérêts s'affrontent dans le monde, par les armes ou sous cette forme plus subtile que nous avons connue en Europe et qui fut appelée : la guerre blanche.

Dans l'extension de ce conflit les Etats-Unis jouent un rôle essentiel. Ils sont présents à la fois sur l'Atlantique et sur le Pacifique et au « dilemme des deux Océans », dont parlaient si souvent les revues américaines, ils ont répondu en liant les deux problèmes, idéologiquement et stratégiquement. Ils pèsent à la fois dans l'Atlantique, en accordant à la Grande-Bretagne un appui matériel et diplomatique croissant, et, dans le Pacifique, sous une forme plus directe, appuyée à la présence désormais constante de leur flotte de bataille au centre même du grand Océan, dans les îles Hawaï.

La déclaration faite par le Président Roosevelt au terme de l'année 1940, rejeta les nuances et les faux-fuyants : elle fut, comme le reconnurent à la fois ses partisans et ses adversaires, une véritable déclaration de guerre blanche aux puissances de l'Axe.

Le déclenchement des conflits asiatique et européen laissait trois possibilités aux Etats-Unis.

Ils pouvaient entrer résolument dans la guerre. Nous avons montré que cette solution avait contre elle la quasi-unanimité d'une opinion résolument pacifiste et aux élections les deux candidats furent d'accord pour la rejeter.

Ils pouvaient, et ils parurent quelque temps s'orienter dans ce sens, garder une vraie neutralité et user de leurs forces, soit pour défendre leurs intérêts, soit pour limiter et arbitrer les conflits. Ils se sont vite éloignés de cette conception et les deux candidats à la présidence furent d'accord pour la rejeter, affirmer leur volonté d'aider l'Empire Britannique et ses alliés d'une part, la Chine de l'autre. La majorité des votes alla incontestablement à celui qui paraissait capable de continuer cette politique avec le maximum de fermeté et d'efficacité.

Comme l'indiquaient les porte-paroles japonais, commentant les déclarations faites par le Président Roosevelt, soit à la radio le 30 décem-

bre, soit au Congrès, en janvier, elles n'apportent rien de vraiment nouveau. Elles disent seulement, sous une forme plus nette, brutale même, ce qui était déjà connu de tous. Elles constituent la déclaration officielle d'une guerre blanche, qui, pareille à bien d'autres guerres de notre époque, était engagée en fait depuis de longs mois entre les Etats-Unis et les puissances de l'Axe. Nous nous proposons de montrer rapidement ici, en nous en tenant au Pacifique, les modalités de cette guerre, puis les raisons qui poussèrent les Etats-Unis, d'abord si résolument isolationnistes à s'y engager.

★ ★

Comme la guerre rouge la guerre blanche a ses communiqués, qui préparent une offensive, affirment une victoire ou voilent pudiquement une retraite stratégique.

26 janvier 1940. Le traité de commerce américano-japonais, dénoncé par les Etats-Unis pour des raisons purement politiques, arrive à expiration.

Mai. Trois jours avant l'attaque contre la Hollande les Etats-Unis déclarent que leur flotte restera indéfiniment aux îles Hawaï : le problème des Indes Néerlandaises menace de provoquer un conflit. Détente : le Japon, les Etats-Unis, les alliés déclarent qu'ils respecteront le *statu quo*, mais n'admettront pas qu'une atteinte y soit portée.

Nouvelle tension : aux Philippines un « bill » restreignant l'immigration est voté malgré les interventions de Tokio. *L'Asahi* y voit : « un geste évident d'inimitié à l'égard du Japon ». Une déclaration japonaise inclut les Indes Néerlandaises dans la zone de « L'Ordre Nouveau » et le premier ministre, M. Yonai, déclare : « De même que les U. S. A. ne peuvent rester indifférents au Mexique ou au Vénézuëla, de même le Japon ne peut rester indifférent à la Chine ou aux Mers du Sud ».

Juin. Les victoires allemandes en France éloignent la flotte de Pearl Harbour.

25 juillet. Embargo américain sur l'essence d'aviation et les déchets d'acier. M. Matsuoka

affirme : « Désormais le Japon ne fera plus de vains efforts pour serrer la main de nations qui ne peuvent pas devenir nos amis ». Tokio menace de se réserver tout le caoutchouc et tout l'étain des Indes Néerlandaises. Aux Etats-Unis le Congrès vote sans arrêt des milliards de dollars pour renforcer la défense nationale. Une alliance défensive lie les Etats-Unis au Canada et on parle d'une extension de cette alliance à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande et même à l'ensemble des possessions et dominions britanniques du Pacifique. On déclare au Japon que l'occupation de Singapour par la flotte américaine risquerait de déclencher la guerre.

Septembre. Un accord est signé entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Celle-ci s'engagerait, en cas de défaite à ne pas livrer ou saborder sa flotte. Elle reçoit 50 destroyers en échange de bases navales. Un prêt de 25 millions de dollars est consenti à la Chine.

27. Un pacte est signé entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Les trois puissances s'engagent à collaborer militairement, économiquement et politiquement pour établir un *ordre nouveau*, tant en Europe qu'en Asie.

Octobre. M. Roosevelt annonce que le résultat du pacte sera d'accélérer le programme de défense des Etats-Unis. La flotte et l'armée sont renforcées, les citoyens américains rapatriés d'Extrême-Orient. La route birmane est rouverte sous la pression semble-t-il des Etats-Unis ; de nouveaux prêts sont consentis à la Chine.

Fin décembre et début de janvier 1941. Les déclarations de M. Roosevelt ne laissent place à aucune ambiguïté. (4 mots censurés).

Les Etats-Unis seront *l'arsenal des démocraties*. La clause « Cash » disparaît. Puisque la Chine, la Grande-Bretagne et ses alliés défendent l'idéal et les intérêts américains, les armes mises entre leurs mains ne sont pas aliénées et restent, de la façon la plus efficace, au service des Etats-Unis. Les questions d'argent passent au dernier plan et la neutralité n'est plus qu'un souvenir.

La guerre blanche, dont ces notations montrent quelques aspects, est en réalité infiniment complexe et se livre dans les domaines les plus divers. Elle est psychologique, politique, militaire, économique et financière, directe ou par personne interposée.

Sur le plan militaire, le Japon poursuivant son avance terrestre vers les mers du Sud, réussissait à isoler la Chine, par l'occupation de toutes ses côtes, par l'obtention de bases aériennes en Indochine française, par la fermeture provisoire de la route de Birmanie.

Les Etats-Unis obtenaient la réouverture de cette route, expédiaient à la Chine les armes,

les munitions, les machines-outils dont le passage restait possible.

Surtout, ils renforcent fébrilement leur armée tombée à un chiffre ridicule par rapport à la richesse des Etats-Unis et au nombre de ses habitants.

Sur le plan naval et aérien, ils consacrent leurs énormes ressources industrielles et financières à accroître des flottes maritimes et aériennes qui leur donnent déjà une des premières places dans le monde.

La fortification et l'aménagement des bases aéronavales du Pacifique, en deçà comme au delà du 180° degré, le rapprochement de plus en plus étroit avec l'Empire Britannique et les Indes Néerlandaises, permettent évidemment le passage de la défensive à l'offensive. Plusieurs voies s'ouvrent au transfert de la flotte et des avions vers l'Indonésie et l'Asie où ils peuvent trouver des appuis et des bases. Les principes de politique navale énoncés par Washington le 14 septembre marquèrent bien cette évolution.

Sur le plan diplomatique, les Etats-Unis, en Extrême-Orient comme en Occident, jouent de tous leurs moyens d'action en faveur des démocraties et pratiquent avec elles une politique souple mais ferme d'ententes, d'alliances et de protection.

Sur le plan financier, leurs prêts à la Chine se multiplient et mettent plusieurs centaines de millions de dollars à la disposition de ce pays.

Sur le plan psychologique, la guerre des ondes, des journaux et des tracts se poursuit et devient de plus en plus brutale. Les uns font l'apologie de l'Ordre Nouveau, la critique des ploutocraties capitalistes ; les autres parlent d'un « Nouveau Désordre » ou de l'« Ordre des Tyrannies », chantent la démocratie et la liberté.

Sur le plan économique enfin, se poursuit une lutte très âpre. Guerre défensive dans laquelle chacun des adversaires s'efforce d'acquérir l'autarcie par la constitution de stocks ou la production d'« ersatz ». Guerre offensive aussi, s'efforçant d'atteindre l'adversaire industriellement par l'embargo, financièrement par l'arrêt de certains achats.

★
★★

Pourquoi une évolution aussi rapide et aussi complète s'est-elle produite dans l'attitude des Etats-Unis ?

Il convient d'en chercher les raisons à la fois sur les plans économiques, politiques et sentimentaux et dans des préoccupations de défense nationale.

(Suite de l'article après la partie illustrée).

Théâtres Indigènes

par J. Yves Chaeys.

(Suite)

LE premier souvenir de théâtre indigène en Indochine que j'évoquerai se situe en Annam, dans la région de Faifoo.

La province de Quang-nam est un pays relativement riche mais rude. Les couches ethniques indonésiennes y subsistent encore. Le langage est durement accentué malgré la proximité géographique de Hué où tout est ordre, parfums, musique et douceur. A Faifoo même il y a des commerçants chinois et des constructeurs de jonques, à l'intérieur du pays le campagnard est fruste, laborieux et actif. Les petits métiers de villages occupent les loisirs laissés par la culture du paddy, du tabac et du mûrier pour les vers à soie. Le spectacle et les plaisirs, les fêtes traditionnelles ont moins de place chez ces solides terriens qu'ailleurs en Annam.

J'avais été convié, avec des amis annamites, par le mandarin d'un bourg important à « honorer de ma présence » la fête du génie local. Une représentation théâtrale était organisée le soir à cette occasion.

Une paillote de plan carré, montée sur de hauts bambous, avait été dressée dans la cour de la Maison commune et constituait la salle de spectacle. A notre arrivée, une délégation de notables vient à nous et, après les salutations d'usage, nous ouvre un passage à travers la foule grouillante. Les coups de rotin des « linh-co », dont nous désapprouvons le principe mais dont nous apprécions l'effet, aident au dégagement. Nous nous installons avec les mandarins et les chefs de villages en belle robe bleue raide de ses plis neufs, autour d'une table en forme de planche à repasser. Celle-ci est sur une sorte d'estrade formée par le parvis du dinh, haut de trois marches. L'emplacement qui tient lieu de

scène, de l'autre côté de la cour couverte est également surélevé mais il me faut un moment pour constater que c'est là que se passera le spectacle tellement ce « plateau » est encombré par le public. De plus, tous les visages sont tournés vers nous et les regards négligent la scène. Evidemment nous constituons la principale attraction du moment.

Puis, comme il convient pour nos Excellences, nous sommes honorés d'une salve de pétards, ces pétards en longs chapelets inséparables de toute réjouissance chez les jaunes. Dans le Quang-nam, cette pyrotechnie est particulièrement agressive. Tous les quinze ou vingt tubes de taille ordinaire, une plus grosse cartouche est intercalée, formant bombe, envoyant exploser dans toutes les directions la série suivante. Cela fait tout à fait coup de main à la mitrailleuse et à la grenade... En attendant, les rouleaux vermeils, gros et petits viennent éclater jusque dans nos jambes en une cataracte de détonations où nous risquons mille brûlures, la surdité, la cécité et l'asphyxie par la fumée, sans compter l'incendie de la paillote où nous participerions avec la foule à une fameuse grillade collective. Heureusement que non loin de nous, dans la pagode, les multiples mains de la Quan-Am nous protègent de leur rayonnante bénédiction.

La fumée se dissipe lentement dans cet espace bas et réduit. Peu à peu, je distingue les divers éléments de la foule dont chacun s'arc-boute sur celui qui le précède pour mieux nous examiner. Je découvre ensuite les comédiens sur leur estrade, à l'autre rive de cet étang de têtes. Les malheureux acteurs font de bruyants efforts pour rappeler l'attention sur eux. De plus, ils ne peuvent facilement se mouvoir, donner toute l'ampleur désirable à leurs gestes et toute la dignité voulue à leurs attitudes.



Soudain, ils interrompent leur chant et leur jeu. Toute la troupe en grand costume vient se placer sur un rang, le long de ce que l'on appellerait la rampe s'il y avait des chandelles. Cette troupe se compose de quatre hommes, de deux femmes et de trois ou quatre gamins. Ces derniers, portant un bâton en guise de lance figureront une armée, s'ils tiennent un parasol et une pipe à eau, ils montreront la dignité du personnage qu'ils accompagnent.

Avec un ensemble approximatif, tout ce monde fait trois grands lays dans notre direction. La gémflexion est complète. J'ai dit que ce souvenir datait déjà d'il y a quelques années. Il est fort probable que dans les mêmes conditions et devant le même public les prosternations seraient aujourd'hui simplement esquissées. Après ces saluts la troupe entonne un chœur. Surpris d'abord, je reconnais bientôt avec un étonnement amusé notre vieille *Madelon*, ce chant quasi-national de l'autre guerre.

Aussitôt après, la représentation continue, sans que je puisse réaliser si on reprend à la réplique interrompue ou si on recommence tout. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance car, même avec une parfaite connaissance de la pièce, il serait fort difficile de suivre une idée ou un récit. Avec une sorte d'affectation, comédiens eux-mêmes,

les notables qui m'entourent semblent se désintéresser parfaitement de l'action située de l'autre côté de la foule, ce qui, cependant, constitue en propre l'objet de notre présence ici. Dans une conversation, la bienséance interdit d'aborder directement le sujet d'une démarche, ici il serait incorrect de cesser de s'intéresser à toute autre chose qu'au divertissement offert. Rites encore et jeux appris d'une civilisation qui nous étonne. Et je songe que nous devons bien souvent choquer ces gens avec nos habitudes directes et la manie d'aller droit au but, parfois avec une spontanéité tout à fait barbare !

Malgré moi et la politesse que je veux moi aussi « jouer », je suis attiré par ce qui se passe sur l'estrade. Un des personnages masculins chante, ou plutôt, hurle au premier plan un long récitatif modulé. Les intonations correctes appliquées à la prononciation des tons ascendants, descendants, gutturaux, etc... des caractères (figurés par les accents dans le *quốc-ngũ*) donne au texte récité l'allure d'un hymne de plain-chant. Les gestes du personnage, simples, sont enveloppés par le jeu des manches. Celles-ci sont longues, le costume étant une sorte de kimono défraîchi auquel est suspendu une ceinture large ornée de cabochons, rigide comme un cercle de futaille. Le





bonhomme est coiffé de la tiare de haut personnage en forme de sabot, parée d'ailes et surmontée de pompons multicolores au bout de ressorts toujours en mouvement. Le visage coupé de vives couleurs, une barre blanche sur le front noir, un nez de plâtre sur les joues garance, est agrémenté d'une barbe en cascade soutenue et portée en avant par une invisible armature. Avec des gestes étudiés, tantôt il en écarte les crins pour respirer ou pour mieux laisser passer les sons, tantôt il la lisse avec complaisance, l'air terrible et satisfait, en exécutant une volte d'un pas lourd de plantigrade.

Sans raison clairement discernable, deux comiques lui succèdent. Le public a reporté toute son attention sur le spectacle qui lui est offert. Pendant que le premier personnage change de costume, et de rôle, sur place, hors du jeu, par-

faitement détaché des contingences, les deux acolytes exécutent un duo mêlé d'appartés et de quiproquos rappelant à s'y méprendre le classique théâtre forain anglais d'où Charlie Chaplin a tiré le meilleur de ses effets. Malgré moi je ris, amusé de cette simplicité et du sens réellement caricatural de la scène, à l'insu même des comédiens. Mes voisins du public, me voyant rire, se mettent à rire à leur tour et la joie gagne l'assistance, de plus en plus bruyante. C'est bientôt une explosion de gaieté générale, saine, humainement exprimée qui secoue ce bon peuple d'Annam peu habitué sans doute à débrider ainsi un sentiment devant ses mandarins... Les regards se portent alternativement sur la scène et sur nous. Mes notables, eux sourient avec complaisance, par politesse semble-t-il. L'orchestre, invisible car les exécutants sont accrou-

pis derrière la foule sur la scène, et les acteurs imperturbables font des efforts méritoires pour surclasser le tohu-bohu général. Un calme relatif revient lentement, coupé de cris d'enfants, d'appels finissant en « oye » et de bousculades sur l'estrade de plus en plus envahie.

C'est maintenant le tour d'une actrice vêtue d'un costume de bonze tenant un paquet de forme allongée figurant assez bien un marmot. Elle mime et chante une scène exprimant certainement la douleur des abandons et la vertu méprisée. Un des mandarinots qui parle un peu le français entreprend de m'expliquer la pièce et je retrouve, transposée, la vieille histoire de *Thi-Kinh*, l'épouse fidèle qui eut cent malheurs mais dont la vertu fut finalement récompensée. Sa vie miraculeuse lui vaut de figurer au pîcacle du Panthéon sino-annamite avec l'enfant qu'elle a adopté et le mari qui avait douté de sa tendresse, transformé en perroquet. Elle passe pour être la dernière incarnation de la déesse de la miséricorde, c'est-à-dire *Quan-Am* elle-même.

Nous nous retirons après un temps jugé convenable. Le corps des notables nous accompagne en multipliant les salutations et en nous exprimant le témoignage de l'honneur immense que notre présence a été pour eux, dont ils se féliciteront jusqu'à la septième génération, chiffre faste et mâle.

★★



ON va à Angkor, guides en mains, images en tête, littérature en mémoire. Il est exceptionnel d'ailleurs qu'on en revienne déçu. Mais on ne découvre rien. Par contre, on découvre Siem-réap. C'est là que débarquaient autrefois les voyageurs venus en chaloupe depuis Phnom-penh. Ils avaient quitté le Tonlé-sap sur une longue pirogue pontée de nattes, propulsée par des avirons plongeants qui remontait la rivière aussi loin que la hauteur des eaux le permettait. Aujourd'hui on aborde Siem-réap à cent à l'heure par la monotone route 1-bis. La petite rivière qui baigne ce site, dans un paysage de Malaisie, est sanctifiée à sa source par les lingas rupestres des Kulen. L'esprit divin, déjà, embaume le paysage.

Des norias verticales aux tubes de bambous élèvent l'eau fertilisante des jardins riverains. Une vibration continue comme un chant d'orgue déclenché, une longue plainte modulée en mineur, accompagne la lente giration, étincelante de ruissellements, de la noria. Dans le soir, quand les rumeurs de la vie sont apaisées, quand toute la famille cambodgienne est réunie devant la case autour d'un grand feu odoriférant, les norias perpétuelles unissent leurs chants, dans un accord inoubliable, au récit des vieilles légendes. Cette modulation continue donne un charme étrange à la chaude paix khmère. Dans une bonzerie voisine, la prière des religieux accompagne d'un murmure le chant végétal. La cloche au son aigre et le gong grave marquent de temps en temps les poses mais l'hymne de la noria continue...

Je revenais un soir, seul, à pied, le long de la petite rivière. Des fumées chargées des senteurs de résines lourdes, immatérialisaient le décor nocturne. J'avais assisté une fois de plus au spectacle des danses devant le gopuram d'Angkor-Vat. Exhibition pour touristes, stéréotypée, où le sens original peu à peu s'est estompé.

Je méditais en marchant sur les valeurs très relatives des impressions ressenties par les touristes et j'évoquais la splendeur des ballets d'autrefois dans les salles cruciformes de Ta-Phrom ou de Phra-Khanh. Soudain le son d'un xylophone parvint jusqu'à moi. Cet instrument dispose sur une sorte de nef un clavier en lamelles de bambous. L'artiste frappe celles-ci avec deux maillets recouverts de peau d'éléphant. Sur un thème classique le musicien improvise une sorte de prologue ou de contrepoint, chaque fois renouvelé. Toute reprise de danse, tout enchaînement chanté commence par l'appel mélodique de cet instrument. Le jeu de gongs bombés placés en fer à cheval, les tambours, les violes et les flageolets puis le chant s'unissent tour à tour.

Instinctivement je me dirige vers l'invisible



harmonie. Des chants féminins, puis des rires me guident vers la surprise : un théâtre de sal-timbanques installé sans prétentions dans une sorte de halle ou de grange.

A cette époque les modernisations ou les influences étrangères n'avaient pas encore déshonoré le vieux théâtre. Le jazz et le saxophone ne tentaient pas de supplanter les instruments khmers. La « Veuve Joyeuse » et Joséphine Baker ne délaissaient pas les honnêtes campagnards au lieu et place de la vieille polyphonie classique.

Deux danseuses sont en scène. Elles sont parées du costume traditionnel des ballerines de la cour royale. Le haut mukuta d'or orné de fleurs de frangipanier cirées et blanches les coiffe. Le rôle masculin, ce que nous appellerions le « travesti », porte le sampot relevé en forme de culotte et les ailerons en faucille aux épaules. La princesse se reconnaît au sarong drapé en jupe, les plis en accordéon soigneusement lissés sur la partie antérieure. Les vêtements relativement frais sont faits de lourdes soies brochées. Le visage des danseuses est, comme la tradition l'exige, enduit d'un « fond de teint » blanc pur sur lequel les sourcils noirs et la bouche de sang font un masque de rêve lunaire. Les autres rôles sont, hommes et femmes, simplement en costume cambodgien de la vie quotidienne. Certains personnages sont coif-

fés d'une tête en carton enluminée qui indique clairement les attributions du sujet. Comme il fait chaud et que l'acteur doit étouffer sous sa cagoule de carton, il la relève généralement et la porte comme une coiffure, ce qui dégage son visage et lui permet en outre d'être entendu quand il chante. Cela lui fait deux faces superposées, celle grimaçante et figée du rôle et celle de l'acteur lui-même animée par l'action, non fardée puisqu'en principe on ne doit pas la voir. Bon sujet de méditation sur l'apparence trompeuse des êtres qui nous entourent ayant adopté un masque mais dont l'âme tumultueuse est animée par les passions !

En me voyant au premier rang, un des acteurs, un grand bonhomme maigre surmonté d'une sorte de tête de crocodile le rendant semblable à une potence, s'approche du bord du plateau, se baisse et s'adressant à moi, en un français relatif me confie obligeamment :

— Je suis la même chose M. Caïman.

Aussitôt, éternelle réaction des foules, les rires fusent dans la salle. Un contact s'est établi entre la scène, le public et moi et je vais pouvoir à un degré plus intime, participer aux joies et aux angoisses de ce bon peuple sympathique.

Le thème de la pièce, autant que puisse comprendre le pauvre étranger que je suis, est le suivant : un mandarin annamite, caricaturalement représenté, veut prendre femme (n'ou-



blions pas que les Annamites furent autrefois les oppresseurs des Khmers à l'Est alors que les Siamois l'étaient à l'Ouest). Il s'adresse pour cela à un entremetteur. Celui-ci, jeune voyou débrouillard, tient son rôle comique avec brio et conduit le jeu au grand divertissement de l'assemblée mais aux dépens de l'étranger. Il fait défiler devant son client tour à tour une paysanne aux manières frustes, une marchande qui veut en profiter pour écouler le contenu de ses paniers, une vieille femme riche, tendre mais répugnante, etc...

Après plusieurs propositions toutes repoussées qui constituent une partie comique un peu lourde mais très appréciée, d'un réalisme malicieusement dépeint, nous entrons dans le domaine du

merveilleux. L'agent matrimonial fait voir dans un rêve, comme Méphisto pour notre vieux Faust, une princesse du Royaume des Eaux. Avec elle nous retrouvons le costume des danseuses royales. Accompagnée d'un prince et de deux servantes, elle s'installe sur une sorte de lit de camp placé au fond de la scène, prend une pose hiératique et demeure immobile.

Le mandarin est naturellement séduit. Il exprime son contentement par des marques extérieures qui ne laissent aucun doute sur sa satisfaction. Et voilà notre troupe partie à la recherche du palais de la princesse. Tous, mandarin, entremetteur, femmes, marchande et comparses miment un long et effroyable voyage. C'est l'éternelle tradition scénique des épreuves

à surmonter, des obstacles à franchir avant d'arriver au dénouement où généralement tout le monde est heureux. Notre troupe se heurte donc à des éléments contraires, elle livre bataille contre des ennemis figurés par trois gamins armés de cannes, elle rencontre des bêtes sauvages dans la forêt, elle se trouve en face d'ascètes qui posent des énigmes, etc... Mon M. Caïman symbolise le danger des eaux où s'engagent nos coureurs d'aventure. Ils abordent néanmoins et tombent en extase devant la beauté de la princesse. Ils se rangent alors côté cour et côté jardin pendant qu'impassible elle mime et danse une reprise classique, ignorant leur présence.

Le xylophone prélude lentement, puis l'orchestre enchaîne sa prenante polyphonie. La danseuse fait d'abord, tournée vers la salle le grand salut rituel à genoux. Les paumes jointes, la pointe des doigts écartée en ailes de mouette, elle élève les bras au-dessus de sa tête trois fois puis elle se prosterne. Elle se relève ensuite doucement avec un gracieux mouvement de bas en haut, hésitation qui se reprend, redescend, remonte avec un rythme presque mécanique battant la mesure de ses reins souples, de tout son buste corseté d'or comme celui d'un insecte précieux. Le timbre métallique du jeu de gongs accélère doucement la cadence. Debout, les genoux en dehors tendant le sarong, la tête penchée et de profil elle fait un geste large de la main droite, l'index et le pouce joints tenant une fleur imaginaire, les autres doigts incroyablement renversés. Son bras gauche faisant un angle qui semble se jouer de l'articulation du coude, reproduit exactement le même mouvement renversé symétriquement. Puis, toujours animée de légers mouvements alternés du torse, la danseuse place en dehors ses pieds nus aux chevilles ornées de bracelets de fleurs les orteils dressés et esquisse un pas balancé. Je la retrouve alors semblable à ses multiples sœurs figurées sur les bas-reliefs des temples de la forêt. Elle fait un tour complet sur elle-même puis une sorte de révérence avec un battement des talons. Le visage blanc reste impassible, les yeux baissés.

La danse mimée s'enchaîne, se déploie sur les nattes posées en long devant le lit de repos et toute l'assistance, haletante, montre un intérêt passionné. Les fibres ataviques de l'ancien peuple khmer frémissent au spectacle qui se perpétue ce soir après tant de siècles.

Sa compagne figurant un prince, frère ou chevalier-servant, dans le scénario de ce soir, d'une taille un peu plus élevée, légèrement en arrière et à sa gauche, reproduit les mêmes gestes en accompagnant sa partenaire. Elles auraient été dix, elles auraient été trente comme au Palais Royal, sur deux files, leur longue théorie de



princes et de princesses eut suivi le même rythme dans une perspective dorée de bras renversés, d'ailerons frémissants, de tiaras inclinées, de corps enivrés dans la même cadence souple mystique, dans une volupté stylisée pour de purs esprits.

L'entremetteur reprend son récitatif chanté, exaltant sans doute le résultat de son offre. L'étranger témoigne en effet toute sa satisfaction. Obtiendra-t-il ce qu'il désire, comme dans les pièces du Châtelet ? C'est peu probable et je ne m'en inquiète guère maintenant. Je suis pris par le mouvement musical, par l'atmosphère si particulière et je communie avec l'émotion profonde de ces gens qui m'entourent devant le merveilleux de ce spectacle des fastes légendaires, moi l'Occidental égaré dans le sortilège de Siemréap, car l'art et la beauté sont de tous les âges et de tous les climats.

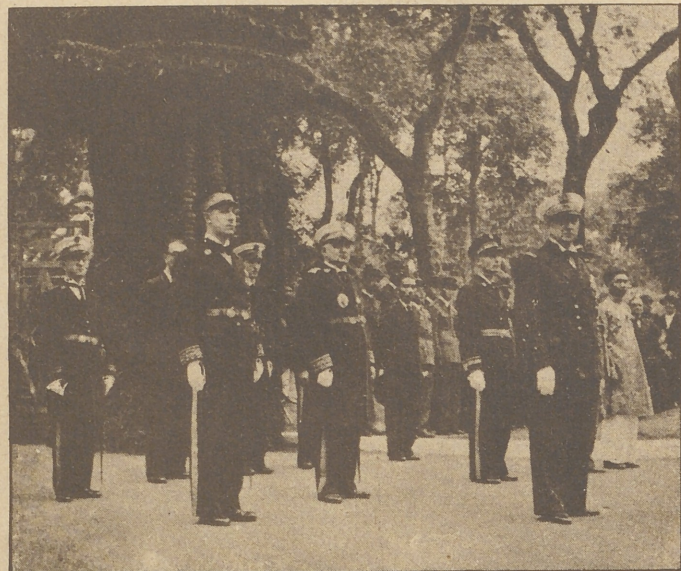
JEAN YVES CLAEYS.

(Photos de l'auteur. — Pages I à IV, acteurs de théâtre sino-annamite ; pages V à VII, danseuses cambodgiennes du Palais Royal à Phnom-penh).

La journée de Lang-Son



I. M. CHAUVET, Résident de Langson et
M. LINH-QUANG-VONG, Tuân-Phu. —



II. Devant la Résidence de Langson,
pendant le défilé.



III. L'Amiral décore le fanion du 2^e Bataillon du
5^e R. E. de la Croix de Chevalier du Dragon-
d'Annam avec écharpe. —

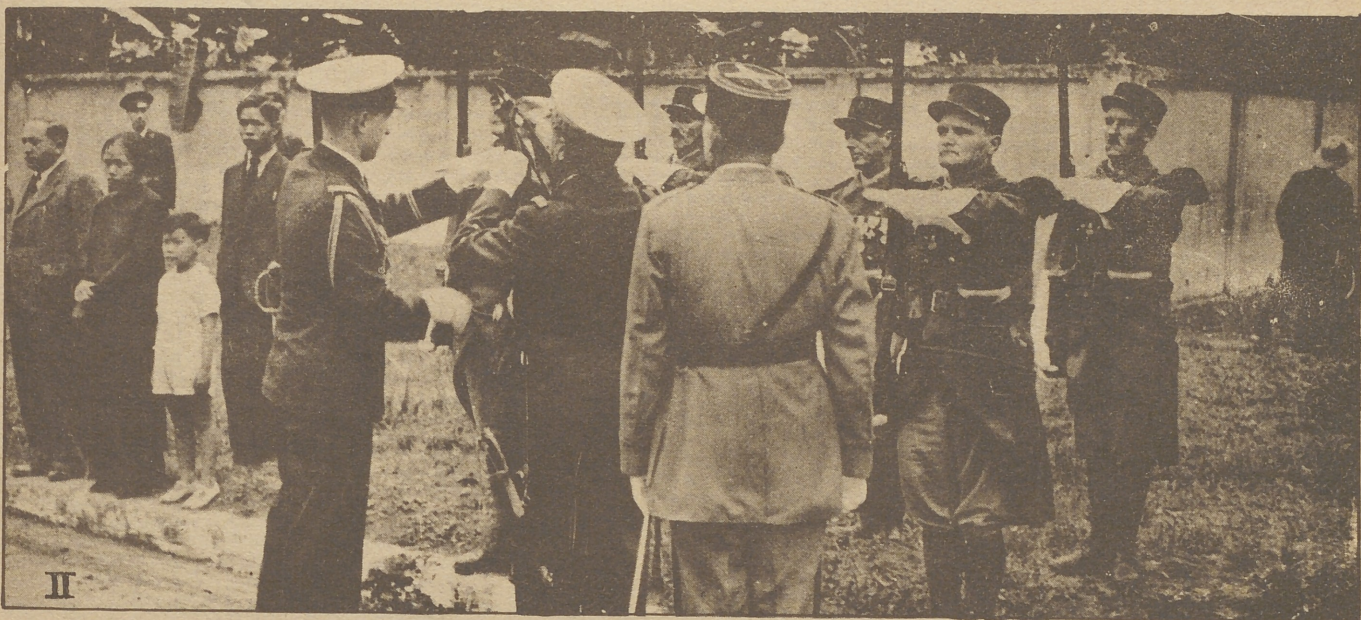


IV. Début du défilé : la Musique des Equipages
de la Flotte.



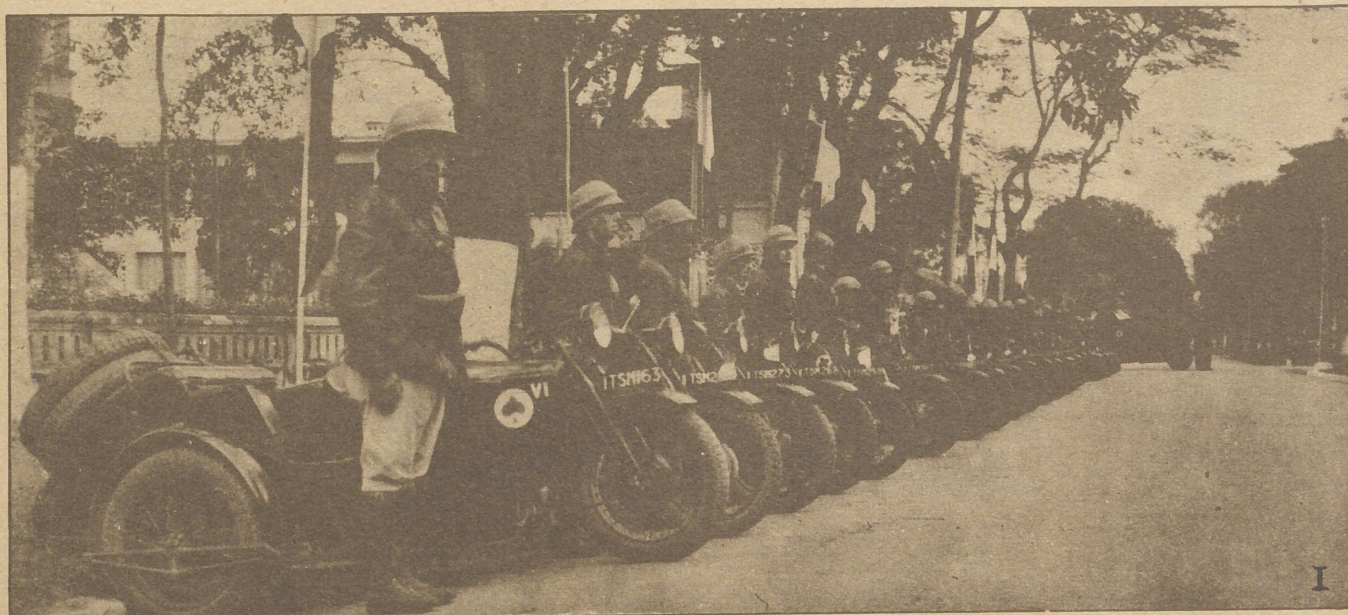
V. L'Amiral DECOUX remet l'insigne de la Croix de la
Légion d'honneur à M^{me} HA-VAN-KY dont le mari, —
Lieutenant, a été décoré à titre posthume.

La journée de Lang-Son

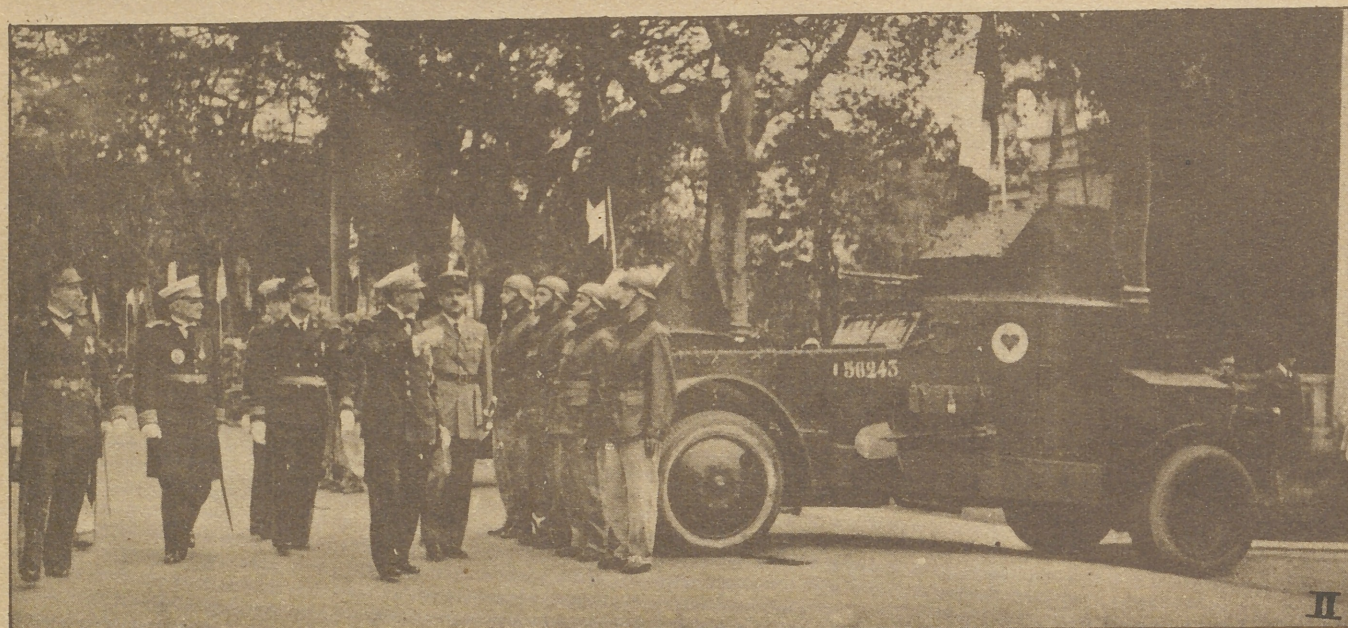


I. Défilé des autos mitrailleuses. — II. L'Amiral décore le fanion du 2^e Bataillon du 5^e R. E. de la Croix de Chevalier du Dragon d'Annam avec écharpe. — III. Défilé du 2^e Bataillon du 5^e Régiment Etranger.

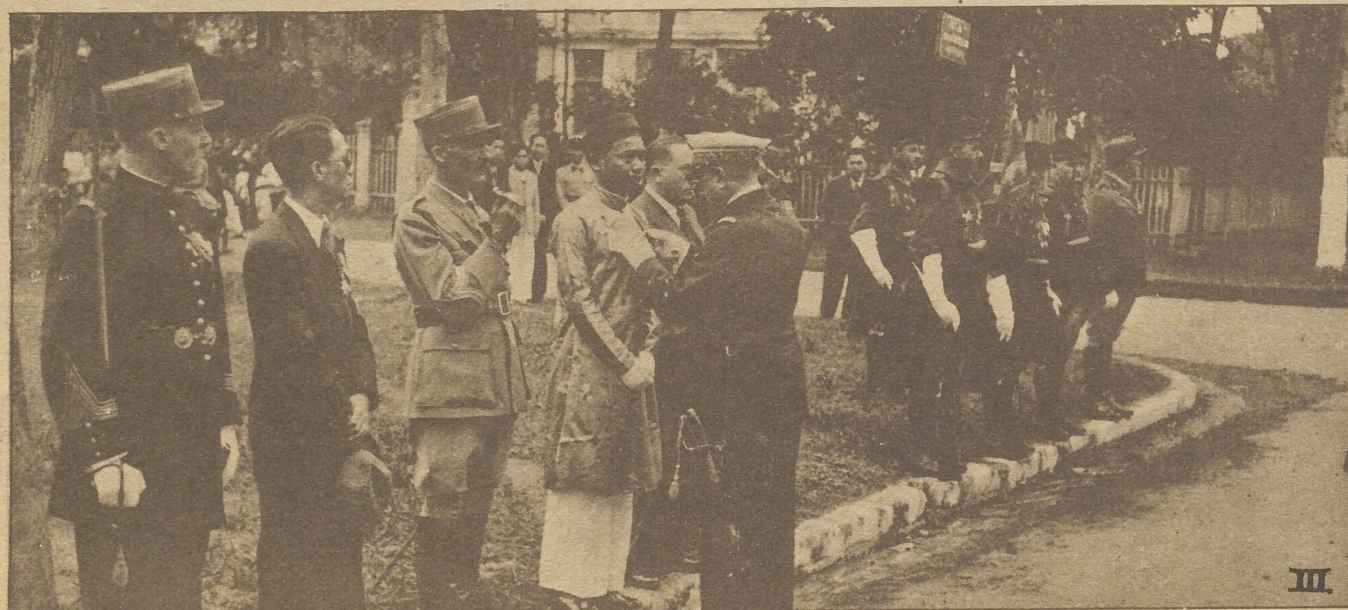
La journée de Lang-Son



I



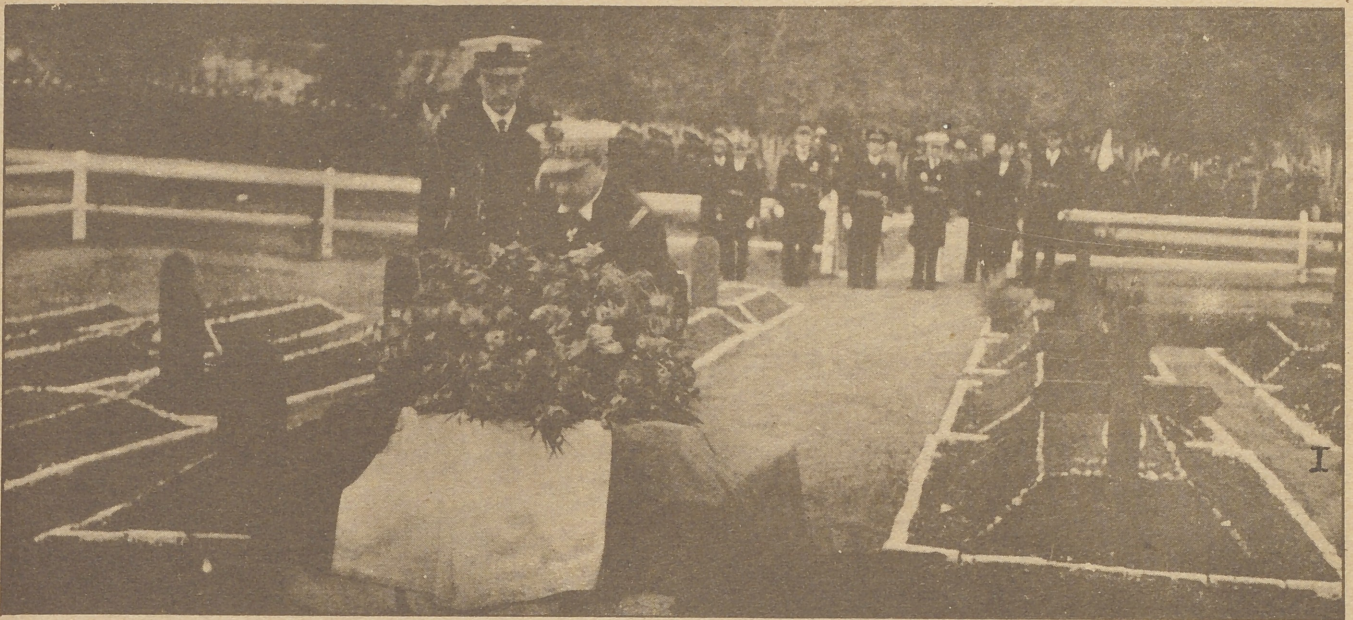
II



III

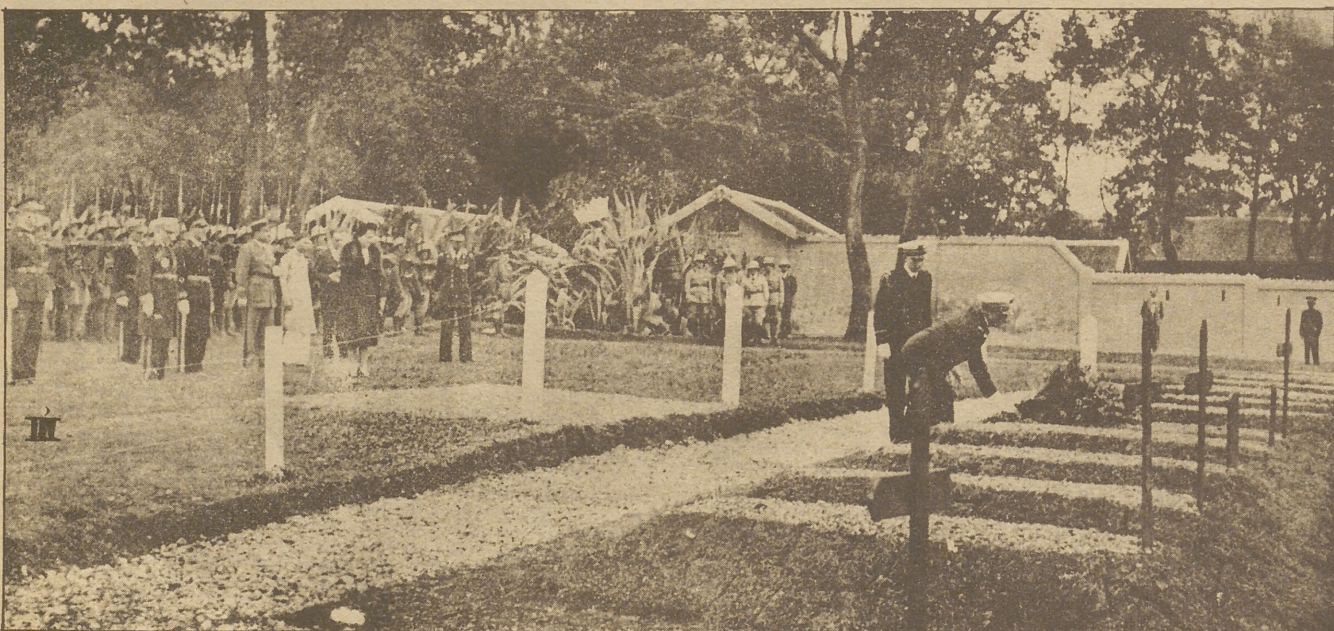
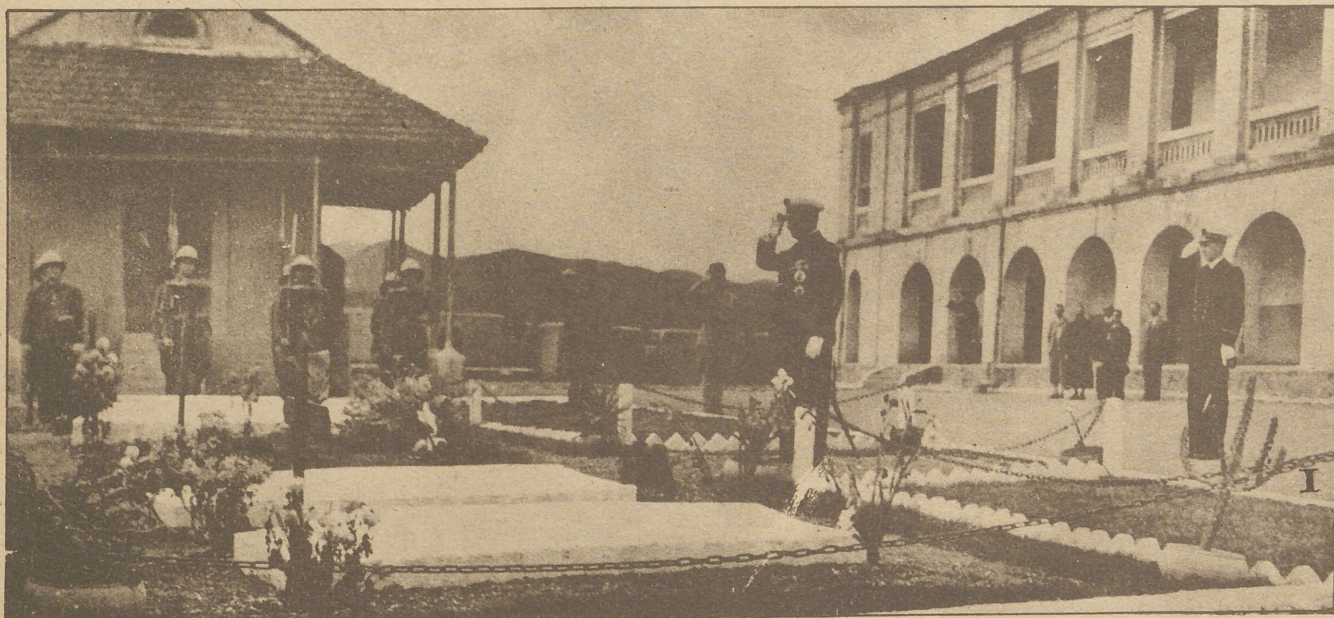
I. Le peloton motorisé. — II. L'Amiral DECOUX passe en revue le peloton motorisé.. — III. L'Amiral DECOUX décore de la Croix d'Officier du Dragon d'Annam M. le Tuân-Phu LINH-QUANG-VONG.

A Thanh-Moi



I. L'Amiral dépose une gerbe de fleurs au cimetière. — II. Présentation des mandarins à l'Amiral DECOUX. — III. L'Amiral DECOUX passe en revue les deux Compagnies de Tirailleurs Tonkinois qui rendent les honneurs.

A Đông-Dang – A Ky-Lua



I. Poste de Dong-Dang. Devant les tombes de quelques victimes des événements de septembre 1940. — II. Au cimetière de Dong-Dang. — III. Ky-Lua. L'Amiral DECOUX dépose une gerbe de fleurs sur la tombe des victimes des événements de septembre 1940.

Dans un article consacré récemment au commerce américain en Chine (Pan-Pacifique, septembre 1940), M. L.-M. Howes faisait remarquer que sa faiblesse actuelle (de 1930 à 1937 la Chine venait à ce point de vue au 16^e rang, il a encore décliné depuis l'invasion japonaise) ne devait pas faire oublier le passé et les possibilités futures.

Dès la constitution des Etats-Unis et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, leur commerce avec la Chine eut dans leur vie économique un rôle de premier plan. C'est dans une grande mesure pour ce commerce qu'ils s'établirent sur le Pacifique, et construisirent, avec les bois magnifiques de cette côte, des fameux *clippers* qui assurèrent quelques temps un grand prestige à leurs voiliers. C'est d'eux que les Chinois recevaient une partie de leurs fourrures, des piliers de leurs temples et de leurs palais, etc...

Beaucoup d'Américains pensent que ces relations pourraient, dans un avenir prochain, revenir au premier rang et que les 450 millions de Chinois pourraient devenir leurs meilleurs clients et leurs meilleurs fournisseurs. L'exemple du Japon, dont le commerce s'est rapidement accru par suite de l'évolution économique et politique du pays prouve qu'on pourrait attendre beaucoup plus d'une évolution semblable de la Chine plus du pays, prouve qu'on pourrait attendre beaucoup plus d'une évolution semblable de la Chine plus vaste et plus riche. Or, malgré les affirmations de Tokio, les Américains, s'appuyant à l'exemple de la Mandchourie, ne pensent pas que la conquête japonaise leur laisserait ces possibilités. Le principe de la *Porte ouverte* est donc énergiquement maintenu.

Par contre, le commerce avec le Japon présente un intérêt décroissant. Les aciéries américaines travaillent aujourd'hui à 96 % de leur capacité et le marché intérieur à l'emploi des ferrailles et des aciers de même que celui des machines-outils. Le développement de la fabrication de la rayonne et surtout du *nylon*, que sa résistance et son élasticité font préférer à la soie, ont réduit sensiblement la demande de ce dernier produit. Les intérêts économiques ne travaillent donc plus guère en faveur de Tokio.

L'opposition des idéaux paraît absolue. « Nous apportons un Ordre Nouveau à l'Extrême-Orient jusqu'ici divisé, anarchique, attardé, réduit au pire esclavage par la ploutocratie du capitalisme occidental », déclare Tokio.

« L'extrême-Asie se développait d'elle-même et un nouvel ordre se créait spontanément en Chine avec l'appui de la pensée et des capitaux

occidentaux. C'est un Nouveau Désordre, fait de guerres et de tyrannie qui est actuellement perpétué par l'invasion », répond Washington.

Il convient pour bien comprendre l'opposition tragique de ces deux mystiques de noter la force avec laquelle elle pénètre les esprits aussi bien au Japon qu'aux Etats-Unis. Foi en l'Ordre Nouveau et foi démocratique y paraissent dans les deux cas sincères, puissants, capables d'entraîner les hommes à tous les sacrifices.

Des deux côtés d'ailleurs, il y a le sentiment très vif que se joue la vie même de la nation. Peut-on douter que les Japonais ne pensent qu'ils étouffent dans leur île et que leur expansion vers des terres nouvelles correspond à une nécessité vitale ?

On ne peut douter par ailleurs que la victoire de l'Axe ne paraisse aux Américains une menace précise pour leur sécurité. Si tout l'Ancien Monde, des côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique, tombait sous la domination de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon étroitement associés, les Amériques seraient prises dans les pinces d'une gigantesque tenaille. Au moment de l'écroulement de la résistance française, l'opinion, pour la première fois, eût le sentiment d'une menace terrible et proche.

L'Amérique du Sud où les Allemands, les Italiens et les Japonais sont nombreux et mal assimilés, pourrait être la première conquise, si la Grande-Bretagne était vaincue, par une poussée conjuguée de l'Est et de l'Ouest. Sa côte Atlantique est plus proche de la côte occidentale d'Afrique que de l'Amérique du Nord. Du côté du Pacifique, le Chili pourrait être atteint par la conquête progressive des archipels qui rapprochent l'Amérique de l'Asie.

(2 lignes censurées)

La guerre blanche, qui se livre de plus en plus âprement et de plus en plus ouvertement dans le Pacifique, n'est donc pas un accident, mais le résultat d'oppositions profondes entre des intérêts économiques, des mystiques, des sentiments nationaux.

(3 lignes censurées)

le problème est de savoir si les forces s'affronteront directement, dans la bataille des flottes et des armées, ou pourront continuer à s'affronter indirectement et dans cette guerre psychologique, économique et financière dont nous avons essayé de définir les caractères.

MARCEL NER.

LA SEMAINE...

... EN INDOCHINE

Indochine et Siam

Aucune amélioration dans la situation.

— *Le 1^{er} janvier*, les Thaïlandais ont effectué un coup de main sur Poïpet sans autre résultat que d'incendier le poste de la Garde Indigène. Aucune perte de notre côté.

— *Les 4 et 5 janvier*, l'aviation siamoise a bombardé une localité dans la région de Savannakhet.

En représailles, nous avons bombardé Kemmarat.

Dans la région de Poïpet, pour résister aux agressions siamoises, nous avons bombardé Aranya. Au Nord-Est de Poïpet, au cours d'une rencontre, un détachement thaïlandais a été mis en fuite, laissant sept fusils entre nos mains.

— *Dans la matinée du 6 janvier*, six avions siamois ont bombardé Sisophon, blessant quatre personnes, dont une femme indigène.

En représailles des bombardements siamois des 5 et 6 janvier, nous avons bombardé Oudorn le matin même du lendemain.

En représailles, au cours de la nuit du 7 au 8 janvier, notre aviation a accompli de fortes actions sur diverses localités siamoises.

— *Le 8 janvier*, au Laos, les Siamois ont effectué sur Vientiane, Thakhek et Savannakhet des tirs de mousqueterie et d'artillerie. Pas de pertes à signaler, dégâts matériels légers.

Notre artillerie a riposté.

Au Cambodge, l'aviation siamoise a jeté des bombes sur Mongkolborey et Sisophon. On signale deux morts et onze blessés. En outre, des éléments de troupes siamoises ont effectué en territoire cambodgien des coups de main et des incursions limitées.

A la même date, l'aviation siamoise exécuta également des raids sur Battambang, Strung-treng et Khong.

En représailles, l'aviation indochinoise bombarda au cours de la nuit suivante, avec une efficacité particulière, Sakon, Lakon et Korat.

— *Le 9 janvier*, des avions siamois ont jeté des bombes sur Siemréap, tuant sept indigènes et en blessant quinze. Un coup direct atteignit une pagode, deux bonzes furent tués et plusieurs blessés.

Le même jour, notre artillerie à Vientiane a réduit au silence des batteries adverses.

Sur le Mékong, à Mouk, une artillerie siamoise a également été détruite par la nôtre.

Elle en fit autant du poste de Sai Moun.

A noter de source officielle que les Siamois, refoulés les 4 et 5 janvier du territoire cambodgien de la région de Pailin, ont subi de lourdes pertes.

— *Le 10 janvier*, alors que l'aviation siamoise attaquait à nouveau Siemréap, un bombardier ennemi a été abattu.

En représailles d'actions ennemies antérieures, nous avons bombardé Nong Soung dans de bonnes conditions.

Dans la région Thakhek-Savannakhet, au cours de ripostes, notre artillerie a marqué de nouveaux avantages.

L'Indochine défendra ses droits et son territoire

Le Gouverneur Général, Amiral Jean Decoux, a parlé le 7 janvier des relations Siam-Indochine en des termes particulièrement remarquables.

Ce fut au cours de son discours, à l'occasion de la session du Conseil de Gouvernement.

Après avoir tracé brièvement la genèse de l'affaire, l'Indochine, dit-il, entend défendre jusqu'au bout ses droits et son territoire. Elle n'aspire qu'à vivre en paix avec les Etats limitrophes. Le Gouvernement de Bangkok a pu acquérir la preuve que nous n'étions ni faibles, ni divisés, ni découragés. Nous sommes toujours prêts à remplir avec lui des relations normales et s'il y est disposé de son côté, les obligations que comportent pour nous les conventions intervenues.

Autrement dit, le Siam est fixé.

Des Français molestés au Siam

Des Français, un Colonel et des religieux ont été molestés au Siam : le Colonel Pichon (notre attaché militaire), les R. P. Chancelière, Ollier et Tapir. D'autre part, le Père Durand a été jeté en prison sans égard pour son âge, sa dignité particulière et sa santé. Il y est soumis à un traitement matériel et moral très dur, d'autant qu'il a 63 ans.

L'Amiral Platon répond aux vœux du Conseil colonial

— *Il m'a été agréable de recevoir le témoignage de l'attachement au Gouvernement métropolitain du Président de la Commission mixte du Conseil colonial de Cochinchine, interprète des sentiments des populations.*

Je vous prie de le remercier et de l'assurer de l'entière sollicitude du Gouvernement. Les vœux que forme le Président de la Commission pour le relèvement de la Patrie seront réalisés par l'union étroite de tous les Français, quelles que soient les difficultés présentes et à venir.

Telle est la réponse faite par l'Amiral Platon aux vœux du Conseil colonial, par l'entremise de l'Amiral Jean Decoux.

L'Amiral Jean Decoux à Langson

En compagnie de M. Emile Grandjean, Résident Supérieur au Tonkin, notre Gouverneur Général s'est rendu le 5 janvier en tournée d'inspection à Langson et dans la région avoisinante.

— *A Thanh-moï*, il a tenu en passant à s'arrêter au cimetière où se trouve notamment, la tombe du lieutenant Ha-van-Ky, tué récemment, comme volontaire, au cours d'opérations de nettoyage. Une gerbe fut déposée par l'Amiral au monument du petit cimetière.

— *A Langson*, le Chef de la Colonie passa d'abord en revue les troupes de la garnison. Puis eut lieu une remise de décorations.

Et la Légion fut à l'honneur. L'Amiral, en effet, fixa au fanion d'un de ses bataillons les insignes de Chevalier du Dragon d'Annam. Puis M^{me} Vve Ha-van-Ky reçut la croix de la Légion d'honneur décernée à son infortuné mari. M. Girardin, Inspecteur de la Sûreté, fut ensuite décoré de la Croix de guerre. Diverses autres décorations furent également remises à des agents civils français et annamites : gendarmes, gardes, membres de la Police, Mandarins, etc...

Puis un important défilé de troupes suivit : Légion, Infanterie coloniale, Tirailleurs, Gardes indigènes, Fusiliers-marins, Peloton motorisé, Artillerie coloniale. Deux musiques participèrent à cette parade remarquable, celle de la Légion et celle des Equipages de la Flotte.

La tenue des troupes fut impeccable et l'Amiral tint à en féliciter leur Chef, M. le Lieutenant-Colonel Jayet.

— *A Ky-lua*, le Gouverneur Général s'est arrêté au camp. Il s'est rendu également au poste-frontière de Nam-quan, puis au siège de la délégation de Dong-Dang.

A Langson, Dong-dang, Nam-quan, Ky-lua, il tint à s'incliner et à déposer des fleurs devant les tombes des officiers et soldats français et annamites tués au cours des affaires de septembre dernier.

Un camp Hilary

En mémoire du sergent-chef Hilary, tué en service commandé le 30 novembre dernier, le Commandant Supérieur des Troupes, le Général de Corps d'Armée Martin a donné le nom d'Hilary au camp militaire de Paksé.

L'attachement de l'Indochine à la France

Aux noms de LL. MM. l'Empereur d'Annam, le Roi du Cambodge et le Roi de Luang-Prabang, S. E. Vo-hièn Hoang-trong-Phu, S. A. R. le Prince Suramanith et S. E. Tiao Souvannarath, ont tenu, chacun respectueusement pour leur Souverain, dont ils étaient les représentants qualifiés, à assurer l'Amiral Decoux, en sa qualité de Gouverneur Général, ceci en la personne du Vo-hièn, de l'attachement indéfectible des populations indochinoises envers la France, plus que jamais aimée et respectée.

Cette émouvante déclaration, si spontanée, a profondément ému l'assistance du Conseil de Gouvernement où elle eut lieu.

L'Ambassadeur de France en Chine de passage à Hanoi

M. Cosme, Ambassadeur de France en Chine, est de passage à Hanoi.

Il est l'hôte de l'Amiral et de M^{me} Jean Decoux.

Les négociations nippon-indochinoises

Elles avancent à grand pas. C'est ce qui ressort d'un communiqué japonais émis à l'issue de la cinquième conférence.

On pense que les discussions ne dépasseront guère plus d'un mois.

Départ pour Saïgon de l'Amiral Jean Decoux

Notre Gouverneur Général, Amiral Jean Decoux, a quitté le 9 janvier Hanoi pour Saïgon. Il est accompagné de son cabinet.

Le lendemain, en fin de matinée, il se trouvait à Hué où il fut accueilli par M. Graffeuil, Résident Supérieur en Annam.

L'Amiral a reçu, à bord de son train spécial, les Ministres d'Empire et l'ancien Régent, Duc de Pho-Quang, Tô-that-Hân.

En raison de l'absence de l'Empereur, aucune réception n'eut lieu.

A la session du Conseil de Gouvernement

Auparavant, l'Amiral Decoux avait ouvert au Gouvernement général la session ordinaire 1941 du Conseil de Gouvernement.

Ce fut de beaucoup le fait indochinois le plus important de la semaine.

En effet, le Chef de la Colonie prononça à cette occasion un discours que chacun s'accordait à prévoir important et qui le fut.

Le discours du Gouverneur Général

MESSIEURS,

Au terme d'une année lourde d'événements tragiques, toute chargée d'angoisses et de périls, le Conseil de Gouvernement de l'Indochine, avant d'ouvrir ses travaux, tiendra, j'en suis sûr, à élever ses pensées vers la France meurtrie, et à saluer la mémoire de ceux qui sont morts pour sauver l'honneur et l'existence de la Patrie.

Il adressera ensuite, par ma voix, au Maréchal Pétain, Chef de l'Etat français, l'hommage de son attachement, de son admiration et de sa gratitude.

HOMMAGE AU MARÉCHAL PÉTAÏN, CHEF DE L'ETAT

A qui se reporte, en effet, au désarroi des journées de juin dernier, il apparaît que la situation présente comporte beaucoup plus de réalisations et d'espoirs que les plus optimistes n'auraient osé le prévoir. Des forces vives de la Nation, un Chef s'est levé, dont le passé de gloire, de droiture et de clairvoyance impose le respect. Ce Chef a pris en main les destinées de la Patrie meurtrie, et les a conduites avec habileté parmi des écueils redoutables. Dédaigneux d'une éloquence périmée, il nous convie à reconstruire avec lui la France, et ses sobres paroles « résonnent à nos oreilles françaises comme la voix même de la raison et des vertus oubliées ».

Chaque jour apporte une réforme heureuse. Aux paroles, aux actes du Maréchal, se dissipent les mirages des idéologies funestes. Les perspectives se dégagent, la tâche à entreprendre se dessine. Elle sera rude, certes, mais les efforts conjugués de tous les Français sauront l'achever. Car, fermement conduits, nous avons retrouvé les raisons de croire et d'avoir confiance ; car le redressement moral qui s'opère dans la France nouvelle permettra l'épanouissement des vertus qui, tout au long de son histoire, ont fait la force et la prospérité de notre Patrie.

Dans cette œuvre commune, qui exige la collaboration de tous, l'Indochine entière, unie derrière ses chefs, saura prendre sa part. Elle sait que la période est définitivement révolue des expédients, de la facilité et du relâchement. Elle sait qu'il n'est de salut que dans le respect de l'autorité, dans l'acceptation des disciplines salutaires, dans la subordination de l'individu à la collectivité. Elle sait aussi que ce redressement s'effectuera dans la joie retrouvée de l'effort et du travail.

Aussi bien, l'Indochine, si les horreurs de la guerre et les privations lui ont été épargnées, a-t-elle eu à faire face à des responsabilités et à des devoirs inattendus, qui ont accentué sa personnalité et son unité.

LES RELATIONS DE L'INDOCHINE AVEC LE JAPON...

Brusquement coupée de la Métropole, à la suite de l'Armistice du 25 juin, la Colonie s'est trouvée aux prises avec de sérieuses complications extérieures. Je me garderai, Messieurs, d'en exposer à nouveau le détail, ayant pris soin que l'opinion en fût exactement informée. Je rappellerai seulement que, le 2 septembre dernier, vous m'avez apporté votre appui unanime, au moment où un tragique malentendu risquait d'opposer l'Indochine à une grande puissance d'Extrême-Orient. S'il n'a pu être évité que des Français et des Indochinois tombent dans la défense des marches frontalières du Tonkin, du moins sommes-nous parvenus, aussi rapidement que le permettait la conjoncture, à conclure avec le Japon, sans que la souveraineté de la France en Indochine, ni l'intégrité du territoire aient été à aucun moment mis en question, un arrangement conforme aux intérêts des deux parties en cause, dont l'exécution se poursuit dans une atmosphère de mutuelle confiance.

Dans le même esprit, viennent d'être abordées à Tokio des conversations en vue de la conclusion d'un accord qui réglera nos relations économiques avec le Japon. La délégation française comprend, vous le savez, aux côtés de hautes personnalités de la Métropole, des Chefs de Service du Gouvernement Général et des notabilités du Commerce, de l'Industrie et du Mandarinate indochinois. Elle a à sa tête un Chef clairvoyant et ferme, en qui l'Indochine met, à juste titre, toute sa confiance, M. le Gouverneur Général René Robin.

...ET AVEC LE SIAM

Il n'a pas dépendu de nous qu'avec un autre de nos voisins, la Thaïlande, nos rapports, n'évoluent dans un sens aussi pacifique. Ajournant sans raison la mise en vigueur d'un pacte de non-agression signé le 12 juin dernier, le Siam a soudainement présenté des revendications

territoriales injustifiées, puis entrepris contre l'Indochine des actes d'agression caractérisés.

La France a rejeté les unes. Nous avons répondu aux autres dès qu'il fut certain qu'il ne s'agissait ni d'erreurs, ni d'initiatives de subordonnés. Nous avons rendu coup pour coup, attentifs à ce qu'aucune provocation ne demeurât sans réponse. Nous avons frappé fort quand il le fallait, et nous sommes décidés à le faire plus encore si nos voisins nous y obligent. Notre représailles, comme notre propagande, ont été d'une efficacité certaine. Notre aviation a pris dans les airs un ascendant dont je suis heureux de la féliciter. Nos troupes, françaises et indochinoises, font preuve d'une résolution et d'un courage qui appellent l'éloge. J'adresse à tous ceux qui veillent en ce moment sur nos frontières de l'Ouest, notre salut reconnaissant.

Une détente avait semblé se manifester au cours de ces derniers jours, je m'en étais réjoui sincèrement, car, si l'Indochine entend défendre jusqu'au bout ses droits et son territoire, elle n'aspire qu'à vivre en paix avec les Etats limitrophes. Le Gouvernement de Bangkok a pu acquérir la preuve que nous n'étions ni faibles, ni divisés, ni découragés. Nous sommes toujours prêts à reprendre avec lui des relations normales, et à remplir, s'il y est de son côté disposé, les obligations que comportent pour nous les conventions intervenues.

Dans l'évolution de ces événements extérieurs, que je viens de retracer très brièvement, mais dont je ne saurais rapporter en détail les péripéties, nombreuses et parfois dramatiques, le Gouvernement Général de l'Indochine n'a cessé de trouver l'appui le plus efficace auprès des représentants de la France en Extrême-Orient. Je suis heureux de les en remercier et d'exprimer tout particulièrement ici notre gratitude à Leurs Excellences M. Arsène Henry et M. Henri Cosme, Ambassadeurs de France au Japon et en Chine, ainsi qu'à M. Roger Carreau, notre Ministre à Bangkok, qui apporte à la défense de nos intérêts, depuis qu'il a pris la charge de la Légation, la fermeté la plus avisée.

LA SITUATION POLITIQUE INTÉRIEURE

Ayant évité la guerre, défendu sa souveraineté et sauvé l'intégrité de son territoire, l'Indochine a pu vivre et travailler dans la paix intérieure.

Dans certaines parties de la Cochinchine, toutefois, des éléments de trouble, obéissant à quelques agitateurs communistes, ont tenté de faire échec à notre souveraineté. Grâce à la fermeté des autorités, à l'habileté et au courage des forces de police, la situation, avec le concours de l'Armée, de la Marine et de l'Air, a été rétablie rapidement. La répression a été énergique ; les sanctions judiciaires qui interviendront prochainement ne seront pas moins rigoureuses. Je veux que les honnêtes gens soient rassurés et protégés ; j'entends, vis-à-vis des fauteurs de troubles, rompre radicalement avec les errements d'un passé récent. La doctrine communiste a suffisamment fait de mal à la France et à l'Indochine, pour que nous soyons en droit d'abattre sans pitié ceux qui veulent prêcher la haine et semer le désordre.

Exception faite de cette tentative de rébellion, le calme le plus complet n'a cessé de régner dans la Fédération. Les manifestations de loyalisme et d'attachement à la France blessée se sont multipliées. J'en ai reçu moi-même d'émouvants témoignages, et j'ai le sentiment que l'année écoulée, si fertile en émotions, en amenant les élites indigènes à un repli sur elles-mêmes, en obligeant Français et Indochinois à réaliser l'identité de leurs intérêts, en haussant les uns et les autres au plan de leur devoir commun, a marqué un rapprochement certain des divers éléments de la population. D'avoir couru les mêmes risques, éprouvé les mêmes appréhensions, partagé les mêmes épreuves, les diverses parties de l'Indochine, sans rien abandonner de leur harmonieuse variété, se sont unies plus étroitement. Dans son isolement momentané, l'Indo-

chine a pris conscience de ses intérêts immuables, de ses responsabilités et de ses possibilités.

Cette paix intérieure, j'en attribue tout d'abord le mérite à Sa Majesté Bao-Dai, Empereur d'Annam, à Sa Majesté Sisowath Monivong, Roi du Cambodge, et à Sa Majesté Sisavangvong, Roi de Luang-Prabang, dont l'indéfectible loyalisme, dans cette période délicate, a été le plus sûr garant de la tranquillité publique, et dont la collaboration attentive a grandement facilité l'exercice de notre Protectorat.

Ma gratitude va aussi aux Chefs d'Administration locale et à leurs collaborateurs qui, avec des moyens réduits, ont su faire face à des responsabilités nouvelles et à une tâche administrative des plus lourdes.

J'adresse enfin mes remerciements aux fonctionnaires et agents de tous grades, français et indochinois, sur qui repose notre action, et qui, au cours de ces mois difficiles, n'ont cessé de faire preuve des plus brillantes qualités d'activité et de dévouement.

L'EFFORT ACCOMPLI PAR LA COLONIE POUR LA MÉTROPOLE EN GUERRE

C'est grâce au maintien de la paix intérieure que l'Indochine a pu continuer à travailler et à produire ; et pourtant, la guerre d'abord, la situation résultant de l'Armistice ensuite, ne pouvaient manquer de troubler profondément l'économie de la Colonie.

Pendant des années, le Gouvernement français avait poursuivi le développement des relations commerciales entre la Métropole et notre grande Colonie d'Extrême-Orient ; cette politique, grâce au régime d'assimilation douanière, avait donné des résultats substantiels puisque, malgré son éloignement, la France achetait plus de 50 % de nos exportations, de même qu'elle fournissait à l'Indochine plus de la moitié de ses importations.

Lorsque la guerre éclata, cette situation ne put entièrement se maintenir. Il devint vite évident, devant l'élévation des tarifs du fret et les difficultés de la navigation, que nos transports de produits agricoles indochinois vers la Métropole ne sauraient atteindre les niveaux des dernières années. Mais cette diminution du trafic n'affectait que les expéditions de cette Colonie sur la France, composées en majeure partie de céréales, d'une valeur relativement faible pour un volume considérable. Les produits fabriqués français, de valeur moyenne plus élevée, supportaient mieux les charges supplémentaires de transport, et c'est ainsi que, jusqu'en juillet dernier, les achats effectués par l'Indochine dans la Métropole demeurèrent très satisfaisants.

Vous savez ce que la France en guerre demandait à l'Indochine : des hommes, certes, et, du reste, plus de travailleurs que de combattants. La Colonie, vous ne l'ignorez pas, a largement répondu à cet appel. Par ailleurs, si la Métropole, pour ne pas affaiblir ses industries d'exportation, avait intérêt à ce que l'Indochine persistât à « acheter français », il ne lui était pas moins avantageux que celle-ci développât ses exportations sur les marchés étrangers, afin de pouvoir alimenter le stock de devises de l'Office National des Changes, et pour permettre au franc de se maintenir, malgré les achats considérables de fournitures de guerre effectués sans contrepartie.

L'Indochine s'est donc efforcée d'accroître sa production, malgré la mobilisation partielle de ses cadres dirigeants, malgré les difficultés qu'elle éprouvait pour se procurer certains matériels et bien que les recrutements d'O. N. S. aient fait apparaître, pour la première fois, dans certaines régions, une pénurie réelle de main-d'œuvre.

LE NOUVEL ESSOR ET L'HEUREUX ÉQUILIBRE DE L'ÉCONOMIE INDOCHINOISE

Cependant que les industries minières connaissaient une activité accrue et dépassaient les chiffres de production

des meilleures années, les exportateurs de produits agricoles, tout en continuant à alimenter la Métropole, s'assuraient les nouveaux débouchés qui leur étaient nécessaires par suite du ralentissement des échanges avec l'Europe. Ce déplacement des exportations, favorisé par l'accroissement des demandes de plusieurs pays voisins, du Japon notamment, ne rencontra pas de difficultés sérieuses, sauf, toutefois, en ce qui concerne la vente du maïs, culture à vrai dire artificiellement soutenue, et qui n'avait pu se développer en Indochine qu'en raison de la protection dont bénéficiait sur le marché métropolitain.

Cette activité des exportations indochinoises se trouvait valorisée par la belle tenue des prix de vente ; les cours des principaux produits, ceux du riz et du caoutchouc en particulier, étaient très rémunérateurs et il n'est pas étonnant, dans ces conditions que les exportations aient été largement supérieures aux importations. En un an d'économie de guerre, du 1^{er} septembre 1939 au 1^{er} septembre 1940, la valeur des ventes de l'Indochine a dépassé celle de ses achats de 200 millions de piastres, résultat exceptionnellement favorable et, en tout cas, jamais atteint jusqu'à présent.

La balance des échanges avec la France demeurait équilibrée en valeur, ce solde favorable du commerce extérieur de la Colonie était représenté, grâce à un strict contrôle des changes, par des devises étrangères, et, notamment, par des dollars américains, signes monétaires les plus recherchés de tous. Ces devises ont été, jusqu'à l'Armistice, régulièrement transférées à l'Office National des Changes, et c'est dans cet apport régulier de monnaies appréciées qu'a consisté, ainsi qu'il lui était demandé par la Métropole, la principale participation — dans l'ordre économique — de l'Indochine à la guerre.

En somme, lorsque, en juin dernier, l'Armistice dût être conclu, l'économie de l'Indochine avait répondu aux espoirs mis en elle ; le pays était en plein essor, ses échanges extérieurs ne cessaient de se développer, de nouveaux débouchés se révélaient sans cesse, tous riches de promesses.

APRÈS L'ARMISTICE

L'Armistice allait détruire cet heureux équilibre ; du jour au lendemain, l'Indochine se voyait, en effet, coupée de toutes relations avec la Métropole : c'était son principal client et, plus encore, son principal fournisseur qui disparaissait brusquement. La piastre perdait par ailleurs le soutien du franc, et n'était plus garantie désormais par aucune encaisse métallique.

Mais là ne se bornèrent pas les bouleversements d'ordre économique. Très vite, le trafic avec certaines possessions voisines faisait, à son tour, l'objet de strictes limitations, pour devenir rapidement insignifiant.

Messieurs, pour un pays comme l'Indochine, dont le développement industriel et l'essor agricole sont loin de s'équilibrer, l'autarchie ne peut être qu'un pis aller temporaire. Notre Colonie peut difficilement se passer d'un certain nombre de produits fabriqués ; de plus, pour vivre normalement, elle doit exporter son riz et son caoutchouc. L'Indochine était donc menacée d'une véritable asphyxie, c'était une crise des plus graves qui s'annonçait à brève échéance.

L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE NOUVEAU

Six mois se sont écoulés depuis que se dressaient ces sombres perspectives, et la situation, sans s'éclaircir entièrement, est devenue moins défavorable. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour sauvegarder, et même développer, ce qui pouvait être maintenu. En matière d'exportation, puisque c'était là le problème le plus délicat, les achats considérables de deux pays, le Japon et les Etats-Unis ont conservé, pendant cette période d'adaptation, une activité notable ; malgré les difficultés de fret, les sorties ont repris, et la Colonie a pu constituer, pour gager sa monnaie, un stock appréciable de

devises étrangères. En ce qui concerne les importations, notre approvisionnement s'est heurté à bien des obstacles, mais plusieurs d'entre eux ont été surmontés.

L'Indochine est ainsi arrivée, en quelques mois, à réaliser un équilibre nouveau ; c'est là un résultat très satisfaisant, assurément ; je ne voudrais pas, toutefois, vous en dissimuler le caractère de fragilité et de provisoire. L'avenir est trop incertain, les éléments qui échappent à notre volonté trop déterminants pour que je puisse vous définir les inconnus qui attendent demain l'économie indochinoise.

Comme je vous le disais tout à l'heure, des négociations économiques, faisant suite aux conversations préliminaires de Hanoi, s'engagent en ce moment avec le Japon. Leurs conséquences peuvent être, pour la Colonie, d'une importance extrême.

D'un autre côté, les relations maritimes viennent de se renouer dans une certaine mesure avec la France ; elles sont susceptibles de représenter de nouveau, dans un proche avenir, un élément important de notre commerce extérieur.

Cette incertitude du lendemain ne doit pas nous conduire à des conclusions pessimistes ; l'an passé, la structure économique de l'Indochine a su se plier aux nécessités de la guerre ; ces mois derniers, malgré les difficultés de tout ordre qui nous assaillaient, un nouvel équilibre est apparu ; ne doutons pas, Messieurs, que, dans le même esprit d'adaptation, l'Indochine ne soit capable, lors des mois à venir, d'un nouvel effort constructif.

LA SITUATION BUDGÉTAIRE

Nous serons amenés à des constatations analogues en jetant ensemble un coup d'œil sur la situation budgétaire.

Compte tenu des modifications qui lui ont été apportées au cours des deux premiers trimestres de l'année, le Budget général de 1940 était le plus gros budget qu'ait jamais connu l'Indochine : deux remaniements successifs avaient fait passer son total de 128 à 173 millions de piastres, dont 46 pour la Section Extraordinaire.

C'est que la Colonie, tout en accélérant la réalisation de son programme de mise en état de défense, qui présentait de graves lacunes, entendait ne pas ralentir de rythme de l'exécution des grands travaux, et poursuivait son équipement économique. Le développement des productions et l'augmentation du prix de vente des principaux produits se marquaient en effet par un accroissement des recettes fiscales, sans que les facultés contributives du pays eussent trop à en souffrir.

De fait, les recouvrements du premier semestre 1940 dépassèrent largement les prévisions. Malgré des dépenses considérables, la Trésorerie demeurait à l'aise. Le Trésor indochinois avait bien été amené à consentir à la Métropole des avances d'un montant élevé, mais celles-ci n'avaient rien d'inquiétant, voire même d'excessif, par rapport au montant des dépenses effectuées dans la Colonie par le Budget de l'Etat.

Cette situation budgétaire favorable prit fin brusquement lorsque survinrent les événements de juin. D'une part, l'arrêt presque absolu du commerce extérieur ne pouvait avoir que des répercussions fâcheuses sur la tenue des recouvrements. Le temps des plus-values faciles paraissait définitivement clos pour le Budget général, basé sur l'impôt indirect et, par suite, particulièrement sensible à toutes les fluctuations de la vie économique.

D'autre part, il ne pouvait être question pour l'Indochine de demander au Trésor métropolitain le remboursement de son découvert ; bien au contraire, et quelle que fût l'imputation théorique de ces charges, c'est à la Colonie qu'il appartenait désormais de régler toutes les dépenses de l'Armée, de la Marine et de l'Air en Indochine.

Ainsi donc, diminution des recettes d'un côté, accroissement des charges de l'autre ; de favorable qu'elle était la situation budgétaire devenait brusquement préoccupante.

te. Il était impossible pour l'Indochine de maintenir son train de vie, il fallait même agir vite, et c'est ainsi que l'un de mes premiers actes d'administration fut de décider de vastes abattements de principe sur tous les grands postes de dépenses, notamment en matière de travaux. Dès à présent, il est permis d'évaluer à près de 30 millions de piastres, dont la moitié pour la Section Extraordinaire, le montant des crédits inscrits au Budget de 1940 et qui seront annulés en fin d'exercice.

Cette politique de restrictions budgétaires trouve sa justification dans les faits, puisque, dès le mois de juillet, le chiffre des recettes s'inscrivait en baisse ; le mouvement de régression, qui s'était amorcé en juillet, se confirma en août, prit de l'ampleur en septembre et en octobre ; pour la première fois, depuis le début de l'année, les recettes du mois de septembre enregistraient une moins-value sur le douzième provisionnel ; il en fut de même en octobre.

Je vous ai dit tout à l'heure, Messieurs, que l'économie de l'Indochine avait su s'adapter aux circonstances, et qu'un nouvel équilibre s'était établi. Les recettes fiscales du Budget général ne tardèrent pas à enregistrer cette amélioration de la conjoncture, facilitée par les pouvoirs accrus conférés par la Métropole, en matière douanière, au Chef de la Colonie. Le mois de novembre s'est marqué par un redressement substantiel des recettes, puisque celles-ci, sans encore revenir aux chiffres des meilleurs mois, ont atteint de nouveau le douzième provisionnel. Ce rétablissement s'est manifesté encore davantage au cours du mois de décembre, et toutes les rubriques de recettes y ont participé.

Il y a donc nette amélioration des recouvrements fiscaux, mais la situation financière, cependant, demeure délicate. Les avances consenties par la Colonie, tant pour les dépenses militaires qu'au titre des Echanges commerciaux, atteignent maintenant 60 millions de piastres. La lourde charge supportée par le Trésor indochinois s'est fatalement traduite par la diminution de ses disponibilités, et c'est ainsi qu'après avoir atteint en août 1939, le chiffre imposant de 60 millions de piastres, notre compte courant à la Banque de l'Indochine s'est notablement amenuisé ces derniers mois.

Vous comprendrez que dans ces conditions, il soit avant tout nécessaire de donner de l'aise à la Trésorerie ; j'ai donc demandé au Secrétaire d'Etat aux Colonies l'autorisation de contracter un emprunt à court terme de 10 millions de piastres. Les capitaux inemployés sont, en ce moment, abondants en Indochine, le crédit de la Colonie n'est pas atteint, et nous avons le droit de penser que cet emprunt ne rencontrera pas de difficulté.

Dans notre situation financière actuelle, le recours à l'emprunt est justifié par la nécessité où se trouve la Colonie de regarnir les caisses du Trésor, mais à moins de pratiquer une politique de facilité, à laquelle je ne saurais souscrire, il faut, en même temps, augmenter les ressources permanentes du Budget. Seul, en effet, l'établissement d'impôts nouveaux peut avoir des résultats durables ; au demeurant, le cours de plusieurs produits agricoles ou miniers de l'Indochine permet un relèvement des prélèvements à la sortie dont ils sont déjà affectés. Ces taxes nouvelles viennent donc d'être instaurées, et les relèvements de recettes correspondantes figurent au Budget de 1941, dont elles doivent permettre l'exécution correcte.

Assurément, le Budget de l'Indochine suivra le sort de son économie ; comme celle-ci, il connaîtra sans doute des modifications dans les mois qui vont suivre, peut-être même des bouleversements.

Mais vous savez que l'économie de l'Indochine est saine ; son essor agricole s'affirme, l'exploitation des produits miniers cherche, elle aussi, à progresser vigoureusement. Fort de ses richesses naturelles du travail de ses habitants et de l'esprit d'initiative de ses exportateurs, le pays saura s'adapter, comme il l'a fait ces derniers mois, aux nécessités nouvelles.

CONCLUSION

C'est en formulant cet espoir, Messieurs, que je conclurai.

L'Indochine vient de faire face, dans tous les domaines, à des difficultés qui ne l'ont empêché, ni de vivre, ni même de prospérer. Les épreuves ont fortifié son union, raffermi son sens de la discipline, assoupli les rouages de ses organismes, et donné à la Colonie la mesure de ses vastes possibilités. Elle saura, demain comme hier, maintenir ses positions et préparer la reprise de son développement.

Si l'Indochine a le devoir de faire face à toutes les situations avec courage, elle a le droit d'envisager l'avenir avec confiance.

Messieurs, je déclare ouverte votre session ordinaire de l'année 1941.

... EN FRANCE

L'Amiral Leahy à Vichy

L'Amiral Leahy, après avoir accompli en automobile un difficile voyage depuis les Pyrénées à Lyon, a continué en chemin de fer jusqu'à Vichy.

Deux heures plus tard, il quittait sa résidence (la villa d'un compatriote) et se rendait en frac chez le Maréchal. Eut lieu alors la remise de ses lettres de créance et de l'importante lettre personnelle du Président Roosevelt au Chef de l'Etat français.

L'entrevue revêtit la plus grande simplicité.

L'amitié franco-américaine, au moment où la France connaît ses jours les plus douloureux, se retrouve ainsi elle-même ; aussi sincère dans notre malheur que du temps de notre gloire, plus intime même ; c'est dans de tels moments que se reconnaissent les vrais amis.

Un pétrolier et un sous-marin français coulés

A 60 milles du Cap Juby, un pétrolier français de 3.000 tonnes, le *Rhône* et un de nos plus beaux sous-marins, le *Sfax* ont été coulés par un submersible inconnu.

Au moment de l'attaque, le *Sfax* naviguait en surface.

La "Voix" de Pershing

— « Je vous demande de transmettre au Maréchal et d'accepter pour vous-même et la France, que j'aime profondément, mes remerciements venus du fond du cœur.

Je prie Dieu que la santé et la force soient accordées à mon vieil ami et camarade, le Maréchal Pétain et à vous-même pour votre si importante mission.

J'affirme à nouveau ma confiance que de la présente adversité émergera une France nouvelle, digne de son passé le plus glorieux. »

Tels sont les termes des remerciements faits par le Général Pershing à M. Henry Haye, notre Ambassadeur à Washington, en réponse aux vœux qu'il avait formulé de la part du Maréchal, de la France et de lui-même.

Encore un hommage américain à la France

M. Walter-H. Sholes, consul général des Etats-Unis à Lyon et doyen du corps consulaire de cette ville, a présidé le dîner traditionnel offert chaque année par le corps consulaire aux autorités de la ville. — Je suis inébranlablement convaincu que, dans les années à venir, la France continuera à briller comme par le passé, d'une gloire et d'un prestige toujours plus grands.

Tel est l'hommage qu'il tint à porter à la France, au moment de son toast.

... EN EXTRÊME-ORIENT

L'Amiral Nomura, avant de gagner Washington, a effectué un court voyage en Mandchoukouo. Il est de

retour à Nagasaki et son départ pour les Etats-Unis n'est plus qu'une question de jours.

Commentaires sur le conflit sino-japonais

Le *Temps* a consacré dernièrement des commentaires ou conflit sino-japonais. — ... guerre d'usure. Aussi peut-on considérer en dépit des reprises périodiques de l'activité militaire, dans l'un et l'autre secteur, que la situation sur ce terrain est pratiquement stabilisée.

La diplomatie du Monde jaune n'exclut jamais les possibilités d'un compromis, mais s'il ne devait pas en être ainsi, il est maintenant bien évident que le Japon s'appuie sur son pacte avec les Puissances de l'Axe, que l'issue de la guerre européenne déciderait du même coup de l'issue du conflit sino-japonais et que la résistance opiniâtre de Chang-kai-Sek vise surtout à durer jusqu'au bout.

... DANS LE MONDE

Le Président Franklin Roosevelt, à l'occasion de l'ouverture du Congrès, a prononcé le discours annoncé par la Presse et que tout le monde attendait.

Il a pris nettement position cette fois contre les totalitaires et son leitmotiv, l'aide à la Grande-Bretagne, a été le fond de son sujet. Les Etats-Unis, s'est-il écrié, seront l'arsenal des démocraties.

La grande question est de savoir d'abord comment, le plus commodément et le plus efficacement possible, pourra être aidée l'Angleterre.

La guerre aérienne

La R. A. F. a effectué de violents bombardements sur les ports de la Manche et de l'Océan, sur Kiel, Wilhelms-haven et la région industrielle de l'Allemagne-Ouest.

De son côté, la *Luftwaffe* a bombardé l'Angleterre simultanément sur une large échelle en de nombreux points différents : Pays de Galles, Portsmouth, les Midlands, Liverpool, Manchester, Londres, etc...

La guerre en Lybie

Bardia est tombée. Les Anglais sont déjà bien loin à l'Ouest de cette ville, puisqu'à 65 km. à l'Ouest de Tobronk, lui-même situé à 108 km. de Bardia.

Lors de la chute de cette place fortifiée, 31.000 Italiens furent faits prisonniers ou tués. Cela porte depuis l'attaque anglaise leurs pertes en hommes à 94.000.

La guerre en Albanie

Les Grecs, après avoir piétiné depuis quelques jours, ont remporté un appréciable succès en enlevant Klissura dans la vallée de l'Osoumi...

La guerre, dans ce secteur européen, serait dans un avenir proche destinée à se compliquer considérablement du fait que l'Allemagne peut, d'un moment à l'autre, traverser la Bulgarie et tomber en Thrace grecque ou en Thessalie.

Que va faire la Turquie ? Viendra-t-elle au secours de la Grèce ou laissera-t-elle les troupes nazies s'approcher des Détroits ?

Nous serons bientôt fixés.

LA VIE INDOCHINOISE

Une conférence du Professeur Charles Massias

Jeudi dernier, en fin d'après-midi, l'élite d'Hanoi a tenu à écouter la remarquable conférence, donnée au grand amphithéâtre de l'Université, par le distingué pro-

fesseur agrégé de l'Ecole de Médecine, Docteur Charles Massias.

Le sujet traité fut celui *De l'épopée d'un évadé de la médecine* ; Georges Clemenceau.

L'habitation annamite : une conférence de M. Nguyễn-van-Huyên

M. Nguyễn-van-Huyên a fait au Musée Louis Finot une conférence, sur l'habitation annamite.

C'est la première de deux conférences consacrées cette année à l'habitation annamite.

LES LIVRES.

I. — Emploi de la pierre en des temps reculés Annam, Indonésie, Assam

par M^{lle} MADELEINE COLANI.

Les Amis du Vieux Hué ont eu bonne idée de publier ce gros ouvrage. Il intéressera quiconque, justement, s'intéresse à l'Annam. Connaître le passé n'est jamais indifférent ; il a ses enseignements et ses leçons, dont le présent peut faire profit. Savoir tout le possible, savoir ce que les hommes d'autrefois ont fait et pensé, c'est pouvoir mesurer la lenteur de nos progrès réels, aussi l'énormité des erreurs et des fautes sempiternelles.

M^{lle} Madeleine Colani a interrogé pour nous spécialement une contrée d'Annam, le Gio-linh, qui est chargée de travaux anciens, inaccoutumés, d'irrigations. Raisonnant, comparant, l'auteur en arrive à une certitude, c'est que les « ingénieurs » qui conçurent et firent exécuter ces travaux n'étaient pas annamites. Les Annamites ne s'établirent là qu'au seizième siècle, et les bassins, canaux et fontaines de pierre existant encore aujourd'hui dans la contrée sont bien antérieurs. Deux suppositions : ou bien ils seraient l'œuvre d'une population aborigène chassée depuis vers les montagnes, ou bien ils furent exécutés par des gens venus par voie maritime et répartis ensuite, ou détruits. M^{lle} Colani penche pour la seconde hypothèse, des ressemblances existant entre ces travaux et d'autres en Indonésie et en Assam.

Outre ces recherches et conclusions, le livre, qui est rehaussé de nombreuses photographies et de très intéressants dessins, contient de précieux renseignements sur le culte des arbres, les pierres-génies, etc...

II. — Tourisme indochinois - Tonkin

par E. DE ROZARIO.

Brochure au texte bilingue (français et anglais), magnifiquement éditée, illustrée de vues nombreuses et très belles, qui constitue un véritable essai de géographie littéraire. On y est agréablement promené de la Baie d'Along aux lacs Ba-Bê, à la région de Laichâu, en un périple capricieux qui vous fait passer aux stations d'altitude, dans les villes, aux frontières, au Yunnan même, et fait une rapide allusion à l'art et à l'artisanat tonkinois.

P. M.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

COCHINCHINE

— MICHÈLE MADELEINE, fille de M^{me} et M. Crespeau, ingénieur à la Compagnie des Eaux et Electricité.

— CHRISTABEL-ANGELS, fils de M^{me} et M. Lambert, secrétaire du Consul général d'Angleterre.

— CÉSAR-JÉROME, fils de M^{me} et M. Berthier, directeur de plantations de Caoutchouc en Cochinchine.

— HENRI-ROGER, fils de M^{me} et M. Dupré, chef de district des Chemins de fer de l'Indochine.

— CYRILLE-ANDRÉ-RENÉ, fils de M^{me} et M. Maurin, ingénieur à la Société des Dragages et de Travaux publics.

TONKIN

— MICHEL-ROGER, fils de M^{me} et M. Roger Moreau, sergent-chef (2 janvier 1941).

— JEAN-MARC-ANDRÉ, fils de M^{me} et M. André Bertrand, aspirant d'infanterie coloniale (2 janvier 1941).

— MARIE-THÉRÈSE, fille de M^{me} et M. Guy-Marie-Robert de Cockberne (3 janvier 1941).

— YVONNE-ROSETTE-RENÉE, fille de M^{me} et M. Adolphe Mièze, commerçant à Hanoi (4 janvier 1941).

— JEAN-PIERRE-MARIE, fils de M^{me} et M. Joseph Sizaret, président du Conseil du Contentieux administratif de l'Indochine (5 janvier 1941).

— HERVÉ-PIERRE-ROBERT, fils de M^{me} et M. Robert-Charles-Victoria Baume, sergent-chef d'aviation (8 janvier 1941).

Mariages.

COCHINCHINE

— M. LUCIEN MIOUX, lieutenant au R. T. A., avec M^{lle} GENEVIÈVE-VIGIER LATOUR à Saigon (4 janvier 1941).

TONKIN

— NGUYEN-VAN-CHINH, du Service des Polices, avec M^{lle} SINH (5 janvier 1941).

— M. NGUYEN-XUAN, rédacteur de la Revue *Hanoi Tân-Van*, avec M^{lle} NGUYEN-KIM (14 janvier 1941).

— M. BANG, concessionnaire, fils de S. E. NGHIÊM-XUAN-QUANG, avec M^{lle} NGUYEN-MY-NHU (16 janvier 1941).

Prochains mariages.

CAMBODGE

— M. ON-KIM-SAN, du Service de l'Enregistrement, avec M^{lle} SIDONIE NAY, fille de M^{me} et M. Khouan Nay, magistrat, président du Sala Dambanng de Kompong-Speu.

COCHINCHINE

— M. LE-VAN-HIEN, fondé de pouvoirs de la Compagnie Annamite d'Assurances Automobiles, avec M^{lle} ROSE-BARTHÉLEMY NGUYEN-VAN-PHUNG.

TONKIN

— M. LUCIEN COURSIER, soldat, avec M^{lle} MARTHE MOUTOUH.

— M. AUGUSTE-HENRI QUÉRÉ, lieutenant de l'Infanterie coloniale, avec M^{lle} GABRIELLE-ANDRÉ-MARIE GHESQUIÈRE.

— M. ANDRÉ-PAUL-AUGUSTE BLONDEL, professeur à l'Ecole de Médecine, avec M^{lle} GINETTE-ADRIENNE-RENÉE CLÉMENSAT.

— M. RAYMOND-LACOSTE CANDY, agent des Douanes et Régies, avec M^{lle} GENEVIÈVE LAROCHE.

Décès.

COCHINCHINE

— M. JEAN-BAPTISTE CHUNG-QUANG-MINH, ancien secrétaire à l'Inspection de Tanan (30 décembre 1940).

— M^{me} Vve SUZANNE WETZEL à Saigon (6 janvier 1941).

— M. LAGARDE-LOUIS-AIMÉ, colon, membre de la Chambre d'Agriculture de Cochinchine (6 janvier 1941).

— M^{me} Vve GEORGES GARREAUX, mère de M. Jean Garreaux à Saigon (6 janvier 1941).

LAOS

— M. JACQUES GROBERT, capitaine d'Infanterie coloniale, tombé au Champ d'honneur (5 janvier 1941).

TONKIN

— M. ROBERT RÉMÉRY, répétiteur au Lycée Albert-Sarraut (3 janvier 1941).

— M. NICOLAI JOSEPH, garde principal de la Garde Indigène à Kien-an (5 janvier 1941).

— M^{me} LUAN, mère de M. NGUYEN-VAN-THE, du Service des P. T. T. de l'Indochine (6 janvier 1941).

— PIERRE MOURER, fils de M^{me} et M. l'Administrateur Mourer, chef du Bureau des Affaires politiques indigènes au Gouvernement Général (8 janvier 1941).

UTILISEZ LE CHARBON DE BOIS, C'EST UN DEVOIR NATIONAL
75 % D'ÉCONOMIE

STANDARD-GAZOGÈNE

Système breveté S.G. D.G. agréé par le Gouvernement Général après de multiples essais
EQUIPE VOITURES — CAMIONS — TRACTEURS & MOTEURS FIXES
SYSTÈME SIMPLE, ROBUSTE — GARANTI

RÉFÉRENCES { 63 équipements en Cochinchine
37 équipements au Tonkin depuis décembre 1939

4, AVENUE BEAUCHAMP — HANOI — TÉLÉPHONE N° 884

Tous

Ces

*procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs*

**S O N T
A V O T R E
D I S P O S I T I O N
A L ' I M P R I M E R I E**

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTÉRIE
INDOCHINOISE**